

## Werk

**Titel:** Ein Brief Goethes an Walter Scott und 80 Briefe an Goethe von Frau von Staël, Ugo...

**Autor:** Geiger, Ludwig; Suphan, Bernhard

**Ort:** Frankfurt a. M.

**Jahr:** 1887

**PURL:** [https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?503540463\\_0008|log15](https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?503540463_0008|log15)

## Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)  
SUB Göttingen  
Platz der Göttinger Sieben 1  
37073 Göttingen

✉ [info@digizeitschriften.de](mailto:info@digizeitschriften.de)



## I. MITTHEILUNGEN AUS DEM GOETHE- ARCHIV.

---

EIN BRIEF GOETHES AN WALTER SCOTT UND  
80 BRIEFE AN GOETHE VON FRAU VON STAËL,  
UGO FOSCOLO, ALESSANDRO MANZONI, ADAM  
OEHLENSCHLÄGER, JOH. GOTTFRIED, CAROLINE,  
AUGUST HERDER, CHARLOTTE VON SCHILLER,  
KÖRNER, WILHELM, CAROLINE, ALEXANDER V.  
HUMBOLDT, B. G. NIEBUHR, SAVIGNY.

---

### GOETHE AN WALTER SCOTT NACH EDINBURG.

Der mir durch seine Thätigkeit vortheilhaft bekannte Kunstverleger Herr Handerson überschickt mir ein, wie man hoffen darf, wohlgerathenes Bild des zu früh abgesehenen Lord Byron und erregt aufs neue den Schmerz, den ich bey einem Verlust fühlen mußte der die Welt im Allgemeinen und mich im Besondern traf, da ich mich der Neigung eines so allgemein geschätzten Mannes, nach dessen verschiedenen Aeufferungen wohl schmeicheln durfte.

Indess gereicht den Ueberlebenden zum besten Troste, wenn sie umhersehen und sich überzeugen, daß, wie der Abgeschiedene nicht allein stand, sondern in Liebe, Freundschaft, Zutrauen gar manchen Guten an sich zog, auch sie nicht allein stehen, sondern einer geistigen Vereinigung mit vielen wackern Männern, die sich mit jenem verbunden fühlten, als der wichtigften Erbschaft sich erfreuen dürften.

Indem nun Herr Handerson mir anzeigt, dass er nach Edinburg zurückzukehren denke, so freue ich mich bey dieser Gelegenheit, einen schon längst gehegten Vorsatz auszuführen und Ihnen, mein verehrter Herr, den Antheil auszusprechen, den ich an Ihren bewundernswürdigen Darstellungen seit vielen Jahren zu nehmen nicht verfehlen konnte. Auch mangelt es mir nicht am Anlaß von außen Ihrer zu gedenken, indem in unseren Gegenden nicht etwa nur Uebersetzungen Ihrer so reich ausgestatteten Werke, sondern auch die Originale selbst gekannt und dem wahren Geift und Verdienst nach geschätzt sind.

Bedenke ich nun daß ein so vorzüglicher Mann in früherer Zeit auch von mir und meinen Arbeiten gründliche Kenntniß genommen und, wenn ich nicht irre, sogar seine Nation zum Antheil daran herbeygerufen; so darf ich in hohen Jahren meinen Dank dafür nicht länger verspäten, sondern den Ausdruck desselben bey neuerer Veranlassung um desto lieber beeilen als ich zugleich den Wunsch um Fortsetzung eines freundlichen Wohlwollens aussprechen und fernere geneigte Theilnahme mir unmittelbar erbitten kann.

Weimar, den 12. Januar 1827.

---

## BRIEFE AN GOETHE.

## I. BRIEFE DER FRAU VON STAËL.

1.

*veimar ce 15  
Xbre (1803)*

je vous avois écrit ce matin ici Monsieur, vous devez croire que mon premier désir en venant en allemagne est de vous connoitre, et de m'honorer de votre bienveillance, je reste ici jusqu'au 1<sup>er</sup> de l'an, si vous y venez plusieurs jours avant ce moment je vous y attendrai, si votre santé ne vous le permettoit pas ayez la bonté de me l'écrire, et j'irai passer deux jours a yena avec vous, il ne me faut pas moins de tems pour vous exprimer mon admiration et pour recueillir quelques unes de vos pensées qui germeront dans mon esprit le reste de ma vie.

pour mr goethe. à yena.

N. Stael de H

2.

*Berlin ce 7 avril 1804*

je vous devois des excuses my dear sir pour ne vous avoir pas encor écrit si je ne savois pas que l'on vous fait toujours un petit plaisir secret en retardant pour vous l'occasion de répondre — vous êtes si sur de mon amitié et de mon admiration que vous aimez autant qu'elle reste dans le vague, et vous ne désirez pas que manquant à toutes les loix de la nouvelle poétique, je vienne tout directement sans vague et sans mystere vous exprimer ce que je sens — vous avez bien voulu me dire que vous auriez été bien aise de voir Berlin avec moi, en vérité ce que j'ai de vif et de jeune dans les impressions ne peut guère s'exercer ici c'est un pays qui ne frappe point l'imagination la société y est alignée à la prussienne, et les femmes ici doivent être tout étonnées de vieillir car elles disent et font la même chose pendant soixante ans de suite et le tems ne devrait pas marcher quand les pensées les sentimens et les circonstances sont stationaires — si je vivois en allemagne je ne m'établirais certainement pas dans une



grande ville, les allemands ne savent pas tirer parti d'une grande ville, on n'y choisit pas sa société on l'augmente, on n'y sait guère plus de nouvelles publiques mais seulement mille fois plus de commérages on n'y a pas plus de liberté que dans une petite ville mais seulement un plus grand nombre d'observations et la vie physique boire manger danser jouer y tient mille fois plus de place qu'à veimar — au milieu de tout cela l'on décerne dans le monde littéraire ce qui caractérise l'Allemagne érudition philosophie droiture, mais il n'y a pas l'ombre de comparaison entre ce que nous appelons société en France et ceci — et je ne suis pas étonnée que les savants aient en Allemagne plus de temps pour l'étude que par tout ailleurs car la séduction de la société n'existe pas — je n'en ai pas moins été bien aise de voir un pays nouveau d'être recue vraiment à merveille et de rencontrer au milieu de cette foule, des hommes et des princes, des reines et des femmes qui ont un goût aimable et bon pour tout ce qu'ils croient distingué — vous avez des fanatiques ici comme à veimar et si vous y arriviez je suis sûre que la cour et la ville seroit aussi en mouvement que par l'arrivée d'un Bonaparte c'est beaucoup que le génie soit à l'égal de la puissance — il faut aussi que je vous remercie de la société la plus intéressante que j'aye rencontrée à Berlin Wilhelm Schlegel je suis punie ou récompensée de toutes mes plaisanteries sur les Schlegel — je ne crois pas possible d'avoir une critique littéraire plus spirituelle plus ingénieuse que Wilhelm, et des connaissances si étendues en littérature que lors même qu'on n'est pas de son avis, c'est de lui qu'il faut emprunter des armes enfin je trouve dans son caractère quelque chose qui ne répond pas à l'amère réputation qu'on lui a donné et je veux attribuer à son frère ce qu'il y a de trop rude dans l'esprit de la famille pour aimer à mon aise celui-ci — il passera comme moi le mois de juin à veimar ah je vous déclare mon cher Goethe qu'il vous faudra terriblement causer avec nous deux

— ces trois semaines peut être hélas les dernières que je passerai de ma vie avec vous je veux les consacrer à vous entendre, je veux vous voler tout ce qui se vole cela vous laissera bien riche encor, et revenir en France avec un butin tout à fait différent de celui que nos généraux y rapportent — adieu vous n'avez pas besoin d'être aimé et je vous aime c'est une preuve de plus de ce que j'ai toujours remarqué c'est qu'on obtient aisément ce qu'on désire peu — adieu dictez sans gêne votre réponse j'ai de votre écriture que je ne perdrai point.

N. Stael de H—

Soyez sur qu'il n'y a pas un prince à Berlin ni un homme du monde aussi spirituel que notre duc —

3.

*Rome ce 20 mars*

M<sup>elle</sup> de geghausen m'écrit qu'il le pourroit que vous vinssiez en suisse cet été c'est une telle chimère de plaisir que de vous voir là que de vous établir chez moi que je n'ose m'y fier[?] si cependant vous êtes sensible à l'idée de donner des jours heureux à une personne qui en a été depuis un an bien amèrement privée dites vous que moi benjamin et Schlegel nous vous recevrons comme un empereur comme notre empereur très électif et point du tout héréditaire, mon fils aussi cependant voudroit que le vôtre fut de la partie et le 15 de juin je serai à coppet vous attendant, vous espérant et quoiqu'il arrive vous aimant et vous admirant jusqu'à ma mort —

N. Stael de H

4.

*vienne ce 21 may —*

on me dit que vous êtes à carlsbaden, pourrois je me consoler de ne pas vous voir? Soyez capable de venir à dresde passer quatre jours avec moi, pendant ces quatre jours vous me donnerez de quoi penser et écrire pour plusieurs années vous me ferez un bien réel et peut être aux autres en faisant passer quelques unes de vos idées dans

le français — je serai à dresde samedi 28 may au soir et j'y resterai six jours — écrivez moi chez ms de breling et c<sup>ie</sup> à Dresde si je dois vous espérer — je vous rendrai compte de vienne je vous dirai surtout combien je vous admire, et bien que vous y soyez accoutumé peut être trouverai je une nouvelle expression pour un sentiment universel.

Necker Staël de Holstein

Schlegel aussi se rappelle à votre souvenir son frère nous attend à dresde votre cour littéraire y sera réunie.

## II. BRIEF UGO FOSCOLOS AN GOETHE.

5.

Al signore Goethe  
illustre scrittore tedesco.

*Milano 15 Gennajo 1802.*

Riceverete dal signore Grassi il primo volumetto di una mia operetta a cui forse die' origine il vostro *Werther*. Duolmi che voi non vediate se non se i primi atti, per così dire, della *tragedia*; gli ultimi sono più veri, e più caldi. Ho dipinto me stesso, le mie passioni, e i miei tempi sotto il nome di un mio amico ammazzatosi a Padova. Non ho nissun merito nell' invenzione avendo tratto tutto dal *vero*; i miei concittadini pregiano il mio stile in una opera dove per mancanza di modelli ho dovuto farmi una lingua mia propria; per me, non sono contento di me stesso in questo lavoro se non se perchè ho odegnato il titolo di autore, nè mi sono vergognato di mostrare quello di uomo. — La contessa Antonietta Avesi mia eterna unica amica tradusse dall' ultima edizione il *Werther* nello stile dell' *Ortis*: e sarà questa la sola versione italiana che l'ignoranza de' traduttori, o la prepotenza de' governi non abbiano mutilata. Se vi cale di vedere il manscritto scrivetemi; vo lo incierò col mio secondo volumetto tosto che questo sarà pubblicato. — Vi auguro intanto ciò che invano spesso auguro a me stesso: due cose insociabili; gloria, e tranquillità.

Ugo Foscolo.

## III. MANZONI AN GOETHE.

6<sup>1</sup>.

Signore

Per quanto screditati sieno i complimenti e i ringraziamenti letterarj, io spero ch'Ella non vorrà disgradire questa candida espressione d'un animo riconoscente: se, quando io stava lavorando la tragedia del Carmagnola, alcuno mi avesse predetto ch'essa sarebbe letta da Goethe, mi avrebbe dato il più grande incoraggiamento, e promesso un premio non aspettato. Ella può quindi immaginarsi ciò ch'io abbia sentito in vedere ch'Ella si è degnata di osservarla tanto amorevolmente, e di darne dinnanzi al Pubblico un così benevolo giudizio.

Ma, oltre il prezzo che ha per qualunque uomo un tal suffragio, alcune circostanze particolari l'hanno renduto per me singolarmente prezioso: e mi permetto di brevemente esporglielo, per motivare la mi doppia gratitudine.

Senza parlare di quelli che hanno trattato il mio lavoro con aperta derisione, quei critici stessi che lo giudicarono più favorevolmente, in Italia e anche fuori, videro quasi ogni cosa in un aspetto affatto diverso da quello in cui io l'aveva immaginata, vi lodarono quelle cose alle quali io aveva dato meno d'importanza, e ripresero, come inavvertenze e come dimenticanze delle condizioni più note del poema drammatico, le parti che erano frutto della mia più sincera e più perseverante meditazione. Quel qualunque favore del Pubblico non fu motivato generalmente che sul coro e sull' Atto quinto: e non parve che alcuno trovasse in quella tragedia ciò che io avevo avuto più intenzione di mettervi — Di modo che io ho dovuto finalmente dubitare che, o le mie intenzioni stesse fossero illusioni, o ch'io

---

<sup>1</sup> Adresse: A S. E. il Signor Goethe / Ministro di Stato di S. A. R. / Weimar. — Aus Goethes Autographensammlung. Oben an den Rand schrieb Goethe mit rother Tinte: Alexander Manzoni

non avessi saputo menomamente condurle ad effetto. Né bastavano a rassicurarmi alcuni amici dei quali io apprezzo altamente il giudizio, perchè la comunicazione giornaliera, e la conformità di molte idee toglievano alle loro parole quella specie di autorità che porta seco un estraneo, nuovo, non provocato, nè discusso parere. In questa noiosa ed assiderante incertezza, quel cosa poteva più sorprendermi e rincorarmi, che l'udire la voce del Maestro, rilevare ch'Egli non aveva credute le mie intenzioni indegne di essere penetrate da Lui, e trovare nelle sue pure e splendide parole la formola primitiva dei miei concetti? Questa voce mi anima a proseguire lietamente in questi studj, confermandomi nell' idea che per compire il meno male un' opera d'ingegno, il mezzo migliore è di fermarsi nella viva e tranquilla contemplazione dell' argomento che si tratta, senza tener conto delle norme convenzionali, e dei desiderj per lo più temporanei della maggior parte dei lettori.

Deggio però confessarle che la distinzione dei personaggi in storici e in ideali è un fallo tutto mio, e che ne fu cagione un attaccamento troppo scrupoloso all'esattezza storica, che mi portò a separare gli uomini della realtà da quelli che io aveva immaginati per rappresentare una classe, un' opinione, un interesse. In un altro lavoro recentemente incominciato io aveva già ommessa questa distinzione, e mi compiaccio di aver così anticipatamente obbedito al suo avviso.

Ad un uomo avvezzo all' ammirazione d'Europa io non ripeterò le lodi che da tanto tempo gli risuonano all' orecchio, bensì approfitterò dell' occasione che mi è data di presentargli gli augurj i più vivi e più sinceri di ogni prosperità.

Piacciace di gradire l'attestato del profondo ossequio col quale ho l'onore di rassegnarmele

*Milano 23 Gennajo 1821*

Div.<sup>mo</sup> Obb.<sup>mo</sup> Servitore

Alessandro Manzoni

## IV. BRIEFE OEHLenschLÄGERS.

7<sup>1</sup>.*Paris den May 1807*

In dem Augenblick da Herr von Herda fertig steht um nach Deutschland zu reisen, kann ich mich nicht enthalten Ihnen mein edler Meister und Gönner einen herzlichen Gruß zu senden, wobey ich jeziges Gedicht füge, das längste was ich noch in deutscher Zunge gemacht habe. Möchte es meine Erinnerung in Ihrer Seele zurückrufen, und die guten Gedancken, die Sie von meine Anlagen zu haben geruhten, erneuern; es wäre gewiß der beste Lohn den ich mir wünschen konnte. — Herr von Herda, dessen angenehme Bekanntschaft ich leider erst ein Par Tage vor seiner Abreise gemacht habe, wird Ihnen doch etwas von mir sagen können. — Ich habe ein dänisches Trauerspiel wieder gedichtet: Palnatoke, der Stifter Jomsburgs. Mit Sehnsucht erwarte ich, daß Herr Frommann mir das Mskript von Aladdin und Hakon Jarl senden soll, damit ich beide umarbeite. Mehrere kleine deutsche Gedichte habe ich gemacht, und wäre nicht ungeneigt solche in eine lyrische Sammlung auszugeben, wenn es Herr Frommann genähmigt seyn sollte, solche auf die selben Conditionen wie Aladdin und Hakon zu verlegen. Diese Sammlung konnte dann gedruckt werden während ich die Schauspiele umarbeite. Ich bin gesonnen eine Künstlertragedie zu schreiben »Correggio« das dramatische Motif seines Todes kennen Sie. Ich habe Vieles noch selbst erfunden Michel Angelo und Giulio Romano sollten mit herein, und indem ich

---

<sup>1</sup> Beide Briefe Adam Oehlenschlägers fanden sich in Goethes Autographensammlung, der zweite von Goethe selbst, wie er zu thun pflegte, rechts oben mit dem Namen des Schreibers, in rother Tinte, ausgestattet. Der erste scheint eine alte Copie zu sein, welche mehrere Eigenthümlichkeiten der Oehlenschlägerschen Handschrift nachahmt, aber dem Dänen Sprachfehler anheftet, die wir ihm nicht zutrauen (z. B. Drabant, Mamondsknochen) und deren willkürliche Apokopen u. s. w. der folgende Originalbrief ausbessern half.

einen tragischen Contract des Künstlers mit dem allgemeinen Leben darstellte, wollte ich sogleich die Partheigangerei, die Schülerfeindschaften, das impotente Schwazen im Contract mit dem fröhlichen gutmütigen und productiven Künstlercarakter bringen. Dieß Stück wollte ich in beiden Sprachen dichten.

Ich bin bey der Frau von Stael Holstein gewesen, die ich angenehm und lebendig gefunden habe. Selbiges getraue ich mir nicht von ihren beiden Trabanten die Herren Schlegel zu behaupten, die mir wie ein Par versteinerte Mammonsknochen von der anorganischen Riesenzeit vorkommen; es sind petrifizierte Titanen, deren gestoßenes Gebein keinen Nutzen mehr in der litterairen Apotheke Deutschlands machen kann, und doch wollen sie noch immer die Götter bestürmen.

Übrigens bringe ich mehrftens meinen Tag so zu. Morgens dichte und arbeite ich bis Eins, dann habe ich eine französische Stunde noch immer meiner Sünden wegen, dann geh ich ins Museum bis 4; dann esse ich allerley französische Sachen in den Leib herein, und dann geh ich sehr oft in die Comoedie, die hier vortrefflich ist. In die Tragoedie gehe ich selten, denn Talmas Talent vermag nicht mich mit der Abgeschmacktheit und Affektation des Ganzen zu versöhnen.

Wie oft wünsche ich mich nach Weimar auf einige Stunden wo das gaftfreie Salve mich so freundlich einlud, bis es von die Füße wilder Scharen ausgelöscht wurde; aber jezt steht es gewiß wieder neu aufgefrischt. Der friedliche Weihrauch winkt wieder und lockt zum kleinen attischen Tempel Deutschlands, wo Goethes Leben belebt, Schillers Geist begeistert. Der gräßliche Augenblick ist vorbey; die Verwundeten sterben jezt wieder einen Scheintod auf Thespis leichtgezimmertem Wagen, der nur Schatten und Idole tragen kann, und die grause Wirklichkeit ist wie ein flüchtiges Trauerspiel, das nur augenblicklich gaukelt, mit allen den übrigen von den Brettern verschwunden.

Jetzt blüht der Garten wieder. Das wüfte Leben hat die Hamadryaden nicht länger weggescheucht, sie bewohnen wieder Felsen und Grotten, und geben einem jeglichen gern was er im Stillen begehrt.

Aber ich werd es alles wieder sehen auf meiner Zurückreise von Italien. Zum dritten Mahl werd ich mich erquicken vor dem Angesicht meines Meisters, meines Vaters. Der fruchtbare Herbst seines Lebens wird mir mit seiner heitern warmen Septembersonne bescheinen. Gewiß ich werde mein Vorbild der Vollendung, Besonnenheit und Seelenruhe wieder sehn.

Gott erhalte Sie! Ich bitte ihre Frau Gemahlin und den lieben Riemer, wie Frommanns innigst zu grüßen. Ich vergesse Sie gewiß alle nie, und hege die Hofnung daß ich auch nicht vergessen werde.

A. Oehlenschläger.

8.

*Tübingen den 4. September 1808.*

Wie lange habe ich mich gesehnt in Ruhe einigermaßen zu kommen um Ihnen, mein geliebter Lehrer und Meister zuzuschreiben. Per varios casus, per tot discrimina rerum tendimus, noch nicht in Latium — aber in Tübingen. Hier sitze ich schon mehrere Tage ohne Coffre (worin die Trauerspiele liegen die ich Herrn Cotta vorlesen sollte) und habe also Otium literarium genug um lange Briefe zu schreiben; welches eigentlich ein Widerspruch ist, da ein Brief immer brevis oder kurz seyn sollte. Obschon ich nun lieber ein deutsches Gedicht (Aladdin zum Beispiel) als einen deutschen Brief schreibe, so schreib ich doch diesen ohne Zagen und Zittern; weis ich doch von Alters her daß Sie es mit meinen accusativen und dativen nicht so genau nehmen.

Meinen ersten Brief von Paris mit dem irrenden Ritter werden Sie hoffentlich durch Herrn von Herda erhalten haben, dieser Ritter müßte sich sonst auch verirrt haben



was ich doch nicht glaube. Ich erinnere mich dass ich meine Adresse in jenem Briefe nicht geschrieben hatte, konnte also auch keine Antwort bekommen; dieses werde ich jetzt nicht vergessen, und melde Ihnen also gleich: Ich halte mich in dieser Zeit auf der Heerstraße zwischen Tübingen und Rom auf, wo der Brief mich alle Tage von Morgen bis Abend zu Hause treffen kan; will er nicht das, dann braucht er sich nur bey Herrn Cotta in erstgenannter Stadt einzulegen der ihn dann weiter besorgt.

Verzeihen Sie mir theuerster Meister! Daß ich so übermüthig bin; aber habe ich nicht Ursache? Es ist heute der 4te Morgen der 5te September, und ich weiß doch mit ziemlicher Gewißheit daß weder heute noch Morgen Bomben und Feuerkugeln in mein liebes Kopenhagen geworfen werden; daß weder mein Vater, meine Schwester noch übrige Freunde und Anverwante Arme, Beine oder Leben verlieren werden. Muß ich dann nicht froh seyn? Hurra!!

Voriges Jahr war es anders; vier Wochen giengen hin worin ich Ursache zu vermuthen hatte daß Sie alle getödtet waren, und die ganze Gegend meiner Kindheit verwüthet und zugrunde gerichtet. Und doch hat Gott bis dato seine Hand über Sie gehalten, und wird es ferner thun. Hurra!

Meinen Aladdin haben Sie hoffentlich gleich erhalten von Herrn Brockhaus. Nehmen Sie vorlieb, lieber Meister! besser konnte ich es warlich nicht machen. Sie sehen ich habe eigentlich das ganze Gedicht umgearbeitet und viele von Ihren Winken benutzt und befolgt. Hat mein extemporiertes Stottern zum erstenmahl Ihnen gefallen, so weis ich daß die fleißige Aus- und Bearbeitung Ihnen nicht hat misfallen können, und daß Sie mir zugestehen werden: ich habe Fortschritte in der deutschen Sprache gemacht, seitdem wir uns letzens sahen.

Es wird immer besser kommen; Rom ward nicht an einem Tage gebaut; so viel weis ich daß ich Aufmun-

terung und nicht solche gemeine feindselige Animosität verdiene, womit ein Anonymus mir neulich in der *eleganten* Zeitung begegnet hat. Nichts darin schmerzt mich, als daß er sagt: ich habe mit Anmaßung in schlechten Versen zu Ihnen gesprochen. Doch, um so etwas muß man sich nicht kümmern. Man muß von diesen Leuten sagen wie Ovid von den Fröschen:

»Quamquam sint sub aqua, sub aqua maledicere tentant«.

Aber, mein geliebter Gönner! wollen Sie mir wohl die unsägliche Freude machen eine Recension über meinen Aladdin zu schreiben? Sind Sie doch Schuld daran daß er im Deutschen ausgekommen ist. Eine solche Recension wollte mich als Mensch außerordentlich freuen, als Dichter außerordentlich wehrt seyn und als Bürger außerordentlich nutzen. *Die Herren zu Hause* verstehen bitter wenig von der Aesthetik. Wenn Sie mich herunter gerissen in einem deutschen Blatte sehen, werden Sie sagen: Que diable vouloit mon fils à cette galère? Sehen sie dagegen eine Recension von Ihnen werden sie sagen: A la bonheur! c'est une autre chose!

Keiner kan bedingter über meinen Aladdin sprechen als ich. Es ist ein Gedicht, und zwar das beste, *in meiner ersten Manier* um so zu reden. Dieses Gedicht ist umgearbeitet und verbessert in einer Zeit wo ich schon in *meiner zweiten Manier war*; ich wollte als Künstler wenig Sinn für Individualität beweisen wenn ich dem Gedichte diese Manier hatte aufdringen wollen; welches sich mit dem Stoffe gar nicht ohnedem thun ließ; ich habe es nur besser übermahlt, es auch einen dunkleren Hintergrund gegeben, damit das Bild sich edler und ehrwürdiger ausnehmen sollte. Meinen *Hakon*, das erste Werk der zweiten Manier (Manier ist ein schlechtes Wort, aber lassen wir das so hingehen, sie verstehen mich doch) kennen sie — zum Theil. Es war unmöglich den wahren Gliederbau durch die lumpige Hülle, die er damals hatte zu erkennen. Nur

die Poesie konnte einiger massen durchschimmern. Jezt ist Hakon besser übersetzt, hat mehr Gedrungenheit, Deutlichkeit und Kraft erhalten. Mein zweites Stück Palnatoke (der Stifter Jomsburgs) ist auch völlig übersetzt, und noch leichter aufzuführen. Diese zwey Stücke soll Cotta haben; ich hab eigentlich keinen Accord mit\* ihm geschlossen; er giebt mir 800 Thaler voraus und berechnet mir nachher die Einnahme; damit bin ich zufrieden. Mein letztes Trauerspiel ist *Axel und Walborg*; eine Liebestragödie. Hier ist sogar die Einheit des Orts und der Zeit, obschon eben so viel Bewegung und Handlung darin vorkommt wie im Hakon; dieses Stück wird bey den *Damen* am meisten Glück machen. So habe ich nun in Aladdin: *das Glück*, in Hakon *die Religion*, in Palnatoke *den Staat*, in Axel und Walborg *die Liebe* dargestellt. Nun will ich einen Correggio in Rom machen da soll *die Kunst* kommen; und dann wage ich mir vielleicht einen Sokrates zu dichten, wo *die Philosophie*, oder eigentlich *die Lebensweisheit* zum Vorschein kommen sollte. Einen Albert Julius oder Felsenburg möchte ich auch machen wo das Romantische wieder sein Recht behaupten sollte. Einen *Tadenschild* werd ich auch machen als *Heldenlustspiel*. Sie werden über alle die Pläne lächeln — aber etwas wird doch heraus kommen dabey.

O wie hat mich der erhabne *Faust*, und der göttergleiche *Achilles* gefreut und begeistert. Edler Meister! ob sie mit Farben auf Glas mahlen, oder mit dem Meisel das Marmor bearbeiten, sind Sie immer der große unsterbliche Johan Wolfgang Goethe! Gott sey lob daß so ein Beyspiel vor uns jungen Menschen dasteht; das giebt Muth, denn es zeigt was ein Mensch werden *kan*.

Man sagt daß Sie in Carlsbad einen Roman geschrieben haben sollen. Ist das wahr? O wie ich in Werther im Frühlingswalde ging umgeduftet von Blumen durchgeblasen von Frühlingssturm und benetzt von Frühlingsregen, wie der Sommerschatten mich in Wilhelm Meister mich labend

kühlte, so wird ein herrlicher *Herbstwald* mit seinen vollen dunkelgrünen gelbgefleckten Lauben sich jetzt eröffnen und mich einladen. Da werden die reifften Früchte röthlich auf den Zweigen hangen, die Walnüsse eben aus der Schaafe gesprungen braun vor mir im Grase liegen, der Abendpurpur in seinem erhabensten Glanz lebendig durch das dunkle Gehölz strahlen. Die Vögel werden nicht viel zwitschern, und nicht viele Blumen duften (wie sie es zum Eckel thun in den neuesten Wasserwiesen, wo eigentlich nur Kühe grasen sollten) aber Mädchenwangen werden schöner als Rosen glühen; und besser als Nachtigalle werden Mädchen wehmuthsvoll- und liebevoll in der Laube bey der Guitarre singen; der Vater Homer geht im langen Gewande mit der Harfe auf den Rücken durch den Wald, mit ewigen Rosen der ewigen Jugend um das Haupt; und als Lilie schlingt die silberne Locke sich ein, während die *schwarzen Locken* die mächtiger daneben sitzen, die vorige Kraft beweisen, und ein langes, heiteres Leben verkündigen.

Ich hätte auch Luft (sans comparaison) einen Roman zu schreiben; ich *darf* es aber nicht man kriegt immer Luft *sein eigenes* Leben zu schreiben; wenigstens geht es mir so, und da muß man sich hundert mahl in Acht nehmen, und darf es nicht ein mahl so gut machen wie es wirklich in der That war. Kein Gefühl ist närrischer als wenn man das, was im wirklichen Leben geschieht über die Poesie setzen muß; welches doch eigentlich das ideale zusammengedrückte Schöne und Bedeutungsvolle des Lebens darstellen sollte. Nie ist dieses Gefühl sterker in meiner Seele gewesen, als da ich in Weimar Peregrine Pickle von Smolett las, während die Franzosen die Schlacht bey Jena gewannen und die Stadt einnahmen.

Darf ich wohl von Ihrer Güte hoffen daß Sie mir einige Emphelungsschreiben nach Italien (eigentlich nach Rom) zuschicken wollen? An Humboldt zum Beyspiel? Es würde mir äusserst nützlich seyn. Es wollte mir auch

nicht schaden, wenn Sie Cotta einige Worte von mir sagten; denn er glaubt an Ihnen, wie billig, als auf ein Orakel. Cotta wird die Antwort und die Emphelungsschreiben zu mir gütig besorgen.

Von meinem Aufenthalt in Paris (ich war da 19 Monath) habe ich Ihnen nicht viel zu sagen. Ich habe in Paris meinen Palnatoke und meinen Axel und Walburg gedichtet; den ganzen neuen deutschen Aladdin gemacht den irrenden Ritter und viele kleine und grössere deutsche und dänische Gedichte geschrieben. Hakon und Palnatoke im Deutschen übersetzt etc. Jeden Abend bin ich beinahe doch im Theater gewesen, von daher kenne ich die Franzosen am meisten, und ich glaube man lernt sie am besten und am angenehmsten zu kennen da. Die Franzosen sind vortreffliche Soldaten, Schauspieler, Tänzer, Geschäftsleute, Umgangsleute; der Staat ist frisch und bewegt sich gelenk; was Oben seyn muß, ist Oben; ein Jeder ist *Bürger*; das ist alles gut. Aber von wahrer Wissenschaft und wahrer Kunst weiß der jezige Franzos *gar nichts*. Er weiß nicht einmahl daß er unwissend ist; er betrachtet den Deutschen und den Nordländer als Barbaren und das macht ihn ekel und verächtlich. Ihre Alten waren gelehrt und haben *viel* gethan in der Zeit worin sie lebten. Aber wenn ich Rousseau höchst ausnehme, schnüren sie mir alle (und selbst er) das *Herz ein*, statt es zu erweitern. Die rechte genialische Größe hat kein Franzose gehabt, die Edlen wie Fenelon, Rousseau Buffon, haben sie gehahnet und anerkannt. Selbst ihr Witz gefällt mir nicht er ist immer so verflucht nüchtern und gescheut und spielt immer mit den zeitlichen Verhältnissen. Weil sie verständig, artig, geschickt sind, und sich leicht und angenehm bewegen, auch augenblickliche Gutmüthigkeit haben, sind mir ihre Luftspiele am liebsten worin sich diese Verheltnisse zeigen, und worin die gefällige Sprache heiter und spielend alles belebt. Ihre Trauerspiele habe ich mich immer zwingen müssen zu lesen, sie sind für mich eigentlich wahre Luftspiele gewesen weil

nehmlich *das Ende* mich immer in eine luftige und heitere Stimmung setzte. Mit alle dem muß ich bekennen daß sie mich oft in einzelnen Sachen gefallen und gerührt haben. Der beste ist wohl ohne Zweifel Corneille er hat in seinen besten Stücken hohen Geist und Schwung: auch sogar bisweilen Kühnheit, aber er hat sich von den Puriften und aristotelischen Regelmachern verblüffen lassen; auch von der gar zu großen Formlosigkeit und Phantasterey der Spanier. Es liegt ein mahl in der menschlichen Natur von Extremitet zu Extremitet zu fallen, und es ist nur wenigen Helden gegeben die Ballanze auf beiden Füßen zu halten. So ist die gar zu ängstliche in gewisse conventionelle Regeln gebundene Form der Franzosen gar nichts anders als (um mit den Herrn Naturphilosophen zu reden) der entgegengesetzte Pol der spanischen Formlosigkeit; so wie der Mysticismus in unsern Tagen zu der kritischen Philosophie. Racine hat gewiß alles mit der französischen Sprache gethan was in eleganter praeciser Rücksicht gemacht werden konnte; auch als Versifikator ist er unstreitig groß, und er hat das *Gedrungen-Schöne* in dem dramatischen Styl einigermaßen den Alten abgelauret. Er war fein, zart, verliebt, honnet, geschickt, gefällig und ein großer Sprachkünstler. Was Rousseau gemacht hat ließ er doch wohl bleiben, da mußte man Genie und ein einfältig Herz haben, und das hatte er nicht. Höfisch stolz, galant und wüthend sind seine Helden (Ich nehme Athalie aus) sie respektiren nichts höher als ihr eigenes Glück, Point d'honneur haben sie genug; aber schlechte, listige, jämmerliche Kerls sind es. Racine hat das Unglück das er bornirt ist, und das darf eigentlich ein guter Trauerspieldichter nicht seyn. Das ist Voltaire *nicht*, er ist vielumfassend; er ist der von den dreien der sich *uns* am Meisten naht. Aber als Trauerspieldichter! Wie unendlich weit hatte der Verfasser von der Pucelle d'Orleans zu steigen um eine Jungfrau von Orleans schreiben zu können!

Nehmen Sie mir meine Äußerungen nicht übel, mein verehrungswürdigster Gönner. Es ist das kurze Resultat meiner Überzeugungen. Man *muß* die Franzosen kennen; Daß die Franzosen selbst in der deutschen Litteratur augenblicklich [?] von den guten Ärzten gebraucht wurden, versteh ich sehr gut, wenn Schiller es auch nicht so schön in seinem Gedicht an Ihnen gesagt hätte. Mit Bösen muß man Böses vertreiben, das war eigentlich eine *umgekehrte* medicinische Cour. Die Litteratur hatte zu viel Mercurius (Quiksilver) im Leib, das mußte man also mit den *Franzosen* wieder austreiben. Aber wer die alte südliche und nördliche Litteratur kennt Wer Shakespeare Goethe Schiller und Ewald kennt, lernt nicht *viel* von den Franzosen. *Etwas?* à la bonheur!

Wie freut es mich daran zu denken mit dem Frühlinge wieder in Weimar zu seyn; meinen vielgeliebten Meister wieder zu sehen, Ihnen von Italien zu erzählen und — vielleicht — meinen *Hakon* auf dem einzigen deutschen Theater wo Harmonie und edler Ton herrscht aufgeführt zu sehn. Ich werde Sie gewiß wieder sehen — das dritte, vielleicht das *letze* Mal. Ach wenn Sie wußten wie ich Sie liebe. Sie sind der einzige Jetzt lebende vor dem ich mein Knie beuge und zu dem ich sage, Liebe, lehre mich. Ich bitte die Frau Gemahlin und Riemer innigst zu grüßen. Erfreuen Sie mich mit einigen Zeilen von *eigner Hand*.

A Oehlenschläger.

#### V. BRIEFE HERDERS UND DER HERDERSCHEN FAMILIE.

9.

Rom den 3. Dec. 88.

Endlich ist wohl Zeit an Dich zu schreiben, mein günstiger H. und Freund, und Du hast es, wie durch deine vielfache Güte und Theilnehmung an mir, so auch dadurch verdient, daß Du mein Stillschweigen so wohl erklärt hast, und nicht müde geworden bist, mir einige stärkende Worte, die nie verlohren gewesen ist, zu sagen.

Ich bin jetzt solange in Rom, um darüber ein Wort sprechen zu können, und doch ifts nichts, gegen das, was mir bevorstehet und ich zu genießen und zu erforschen wünsche. Wenn ich blos die Statuen nehme, die im Grunde mein liebstes und wahres Heiligthum sind, so vergesse ich jedesmal alles andere darüber, und ich gehe von meiner Schreiberei über sie vor ihrem Antlitz, allemal unwillig nach Hause. So einen andern Weg ich in diesen und andern Dingen gehen möge, als Du, Tausendkünstler, dabei gegangen bist: so finden wir uns am Ende doch zusammen, und wir werden, hoffe ich, manche angenehme Stunde in einer gemeinsamen Erinnerung haben, wenn sie uns das Schicksal bescheret. Einzelnes kann ich dir nichts schreiben, so wie auch nichts von meinen andern Zerftreuungen hie und dorthin; dafür schreibe Du mir öfters, lieber G., ich bringe Dir, was ich in mich sammeln kann, als ein Verftummter (wie Du es selbst voraussagtest), mit. Auch mit den Cypressen, Pinien pp habe ich mich zu versöhnen angefangen, so wie mit dem Römischen Himmel und allem, was durch Ungezogenheit und Faulheit der Menschen davon abhängt. Auch fange ich an, die Ital. Sprache zu lieben, und sehe mir so manche Quellen eines neuen künftigen Vergnügens geöffnet, daß ich selbst, obzwar sehr bescheiden, glaube, daß die Reise nach Italien für mich in Manchem gut seyn werde. Deine hiesigen Freunde lieben Dich alle unbeschreiblich, und Du lebst noch bei ihnen. Bei Büri sind nie die Thränen weit, wenn ich mit einiger Innigkeit von dir rede. Ich habe mit ihm die Paläste Colonna und Borghese gesehen, das Einzige, was ich außer Rondanini, wo ich mit Hirt war, von Gemähldegalerien gesehen habe. Sie jagen mich immer zu meinen geliebten Statuen zurück, von denen ich schon sogar träume.

Die Angelika ist eine liebe Madonna; nur in sich gescheucht und verblühet auf ihrem einzelnen schwachen Zweige. So ein ehrlicher Preuße Reifenft., und so ein guter Venetianer ihr Zucchi seyn mag: so stehet sie doch



allein da ohne Stütze und Haltung; daher ich allemal mit betrübtem Herzen von ihr scheid. Du hast ihr sehr wohlgethan, und Sie findet an mir nichts von dem wieder, was Sie an Dir verlohren.

Hirt hat Dir, wie er mir einmal gesagt hat, geschrieben, daß er einen Br. an Dich richten wollte. Lass es ihn thun: der Mensch bessert sich gewaltig und er hat mir einige Sachen, z. E. über Drouet und F . . . . (nun wie heißt der alte Mahler, dessen Bild in der Minerva an der Einen Thür stehet?) geschrieben, die recht brav sind. Es wird ein nützlicher Mensch in der historischen Kunststatistik aus ihm werden. Ich treibe und hobele ihn gewaltig, und er hat viel von mir zu leiden, welches er alles aber recht gut aufnimmt. Er hat mir viele Gefälligkeiten erwiesen, und Du stehst bei ihm hoch droben. Er führt jetzt eine Liefänderin mit ihrer Familie, und ich sehe ihn also wenig.

Sonst kann ich nicht läugnen, daß mir die Menschen hier viel Zuvorkommendes, Liebes und Gutes erweisen, indessen sind sie doch immer am artigsten, wenn man sie nicht brauchet. An Bekanntschaften fehlt es mir nicht, und ich fange an abzulehnen, wiefern es sich thun läßt. Die Herzoginn ist sehr gut gegen mich: so auch die G.[öchhausen] und E.[insiedel]; wir leben sehr gut mit einander, und die Herzog. beträgt sich überhaupt sehr gut. Ich werde wahrscheinlich mit ihnen nach Napel gehen, von woaus mir schon Tischbein seine guten Dienste hat anbieten lassen. Auch das bin ich Dir schuldig.

Am meisten aber habe ich Dir Dank, lieber G., daß Du Dich meiner Frauen so brüderlich annimmst; nie werde ich Dirs vergessen können: denn ich fühle es leider stark genug, wie thöricht es gewesen sey, daß ich ihr [auf] 100. von Meilen meine Unbehaglichkeiten und mei[nen Kum-]mer mitgetheilt habe. Ich war aber unter der Gew[alt] der fremden Lage, und konnte nicht anders. Hilf ihr ferner, lieber Bruder, wo und so gut Du kannst; Du weißt ja auch ohne mich, daß in Manchem wir uns allein ver-

stehen und uns einander also auch helfen müssen, soweit es angeht. Die Erinnerung des Ueberstandnen wird für uns alle süß u. fruchtreich werden.

Lebe wohl, Lieber, und gehe deinen Studien nach, ohne dabei lebendige gute Menschen zu verabsäumen. Empfiehl mich dem Herz. und der Herz. und sprich sonst das Beste für mich, wo Du kannst: denn viele wird gewiß meine Reise ärgern, und es müssen nothwendig schiefe Urtheile gefällt werden. Sie kümmern mich indessen nicht: denn in Rom lebt man nur für das Gegenwärtige und für heute.

Lebewohl und empfiehl mich der Fr. v. Stein aufs schönste und beste. Angelika und alle grüßen dich, mit denen Du hier gelebt hast; so gar ein Sonnet, das man auf Dich in der Arkadia vorgelesen hat, habe ich ehegestern mir vordeklamiren hören. Valetto.<sup>1</sup>

10<sup>2</sup>.

*Rom, den 27. Dec. 88*

Ich kann das alte krume Jahr 88. nicht beschließen, ohne daß ich Dir noch von Rom aus ein Lebenszeichen gebe, mein Lieber. Wir haben hier dummes Wetter und einen erbärmlichen Winter; das macht nun jeden unnmuthig und unluftig, der nicht daran gewohnt ist, die Herzoginn ausgenommen, die immer gesund, vergnügt, und guter Laune ist, wie es ihr denn auch in Allem recht wohl gehet. Gestern hat ihr der Pabst ein Präsent gemacht, das sie denn wohl selbst beschreiben wird; weil ichs, da ich gestern den ganzen Tag im Bett zubrachte, selbst noch nicht gesehen habe, kann ich nichts davon sagen, als daß es jedermann lobt und daß sie darüber sehr vergnügt seyn soll. Außerdem beschäftigt sie sich sehr mit der Musik, wie ihr denn auch schöne, und ich möchte sagen, die trefflichsten Sachen gegeben werden, die Italien besitzet.

<sup>1</sup> Auf der Rückseite: An Göthe

<sup>2</sup> 3 Seiten 8<sup>o</sup>, auf der 4.: An Göthe.

Außer dem Concert bei Bernis, wo zu viel Geräusch ist, sind 4. Concerte bei Ruspoli gegeben worden, in denen man die ausgesucht-schönsten Sachen hörte, von denen sie denn auch das Beste sammlet. Dies bringt mich auf einen Gedanken, oder vielmehr ich sage ihn nur nach meiner Weise und Einsiedel hat mich eigentlich darauf gebracht. Du weißt, wie es einem ist, der aus Italien soll, und Du kannst denken wie es ihr seyn wird, die in Weimar nichts Lockendes vor sich findet. Könnte ihr nicht ein Reiz dadurch verschafft werden, wenn man ihr vorstellte, daß *sie* diese Stücke dort wieder aufführen könnte, und sie eine Art von Intendanz über Musik und Theater bekäme? E. meint, daß ihr dies sehr schmeicheln und sie dort amüsiren wird, damit sie ihre Reise nach Italien dort einigermassen anzuwenden hätte. Da Klinkowström nicht da ist und entweder gar nicht, oder sobald nicht wiederkommen wird, steht diesem Compliment keiner im Wege; der Herzog macht sich ja auch nichts daraus und weiß an sich selbst am besten, wie es einem zu Muth ist, der wieder in die Enge nach Hause soll. Im Ganzen will ja auch jeder etwas haben, was ihn reizt; und wenn ihr dies Compliment schön und *unvermerkt* gesagt würde, könnte es zur rechten Zeit gesagt, ihr nicht anders als schmeicheln. Ueberlege das, Lieber, und thue das Beste; fast, fürchte ich, wird ihr die Abreise im Frühlinge schwer werden: denn es geht ihr hier zu wohl und sie hat in Weimar nichts, das sie hiegegen auf die Waage lege.

Mir ist nun freilich nicht ganz so, und ich kann mich, in dem was ich suchte und erwartete, des guten Glückes nicht so ganz rühmen. Da aber in der Natur der Dinge nichts vergebens ist, so wird auch dies übelgerathne Impromptu meiner Reise nicht ganz vergebens seyn, wenigstens dadurch, daß es mich vor jedem ähnlichen bewahre. Ich will nur dagegen kämpfen, daß ich nicht in Deine Fußtapfen trete, und eine »Gleichgültigkeit gegen die Menschen« nach Hause mitbringe, die mir übler bekommen würde,

als Dir, weil ich keine Kunftwelt, wie Du, an die Stelle des Erloschenen zu setzen wüßte. Faßt möchte ich sagen, daß ich von der Kunst nie kühler gedacht habe, als hier, da ich sie in ihrem Werden, Thun und Wirken dem ganzen Umfange nach vor mir sehe; einst wars eine schöne Blüthe des menschlichen Bestrebens, jetzt aber ifts eine Blumenfabrik wie unsrer Freunde Krause und Bertuchs. Auch sonst läßt die römische Welt meine Seele entsetzlich leer, wozu Du Dir die Ursachen wohl ausfinden wirst. Nicht der geringsten ift diese Eine, daß den armen Tom hier entsetzlich friert, und wenn man friert, mag man weder sprechen, noch denken, noch empfinden, kaum sehen und hören; und am wenigsten von Allem, sprechen *lernen*.

Mit Dir wars in Allem anders, weil Du ein artifex bist, und mich freuets, daß Du Deinem Beruf treu bleibst und dort Dein Werk fortsetzest. Wenn ich aus Italien komme, will ich mir von Dir erzählen lassen, was Du gesehen haft und ich hätte *sehend* sehen sollen, und meinen Mund dazu nicht aufthun. Denn wollen wir Dich in den Wagen setzen und wieder nach Rom senden. Ich fürchte, ich fürchte, Du taugst nicht mehr für Deutschland; ich aber bin nach Rom gereift, um ein ächter Deutscher zu werden, und wenn ich könnte, würde ich eine neue Ir-ruption germanischer Völker in dies Land, zumal nach Rom veranlassen. Die Italiener sollten mir dienen, und in Rom wollte ich insonderheit *werben*. Wenn ich nach Hause komme, und wieder warm werde, will ich einen Aufsatz schreiben, wie Rom im Jahr Christi 1800. aussehen wird, und ich wollte, daß ich Hand anlegen könnte, diesen Plan, der trefflich ausgedacht ift, zu realisiren. So lange lebe wohl, Lieber, denn ich kann für Kälte nicht mehr schreiben; mein Herz ift ganz zugefroren, und auf meiner Seele thauet nur Glatteis. Lebe wohl und grüße Alle, den Herz. die Herz. und wer sich sonst meiner noch etwa erinnert. Lebwohl, Lieber.

H.

## II.

An Johann Wolfgang Göthe.

Den 28. Aug. 1789.

Sanct Johannes der zweite (den ersten erschlugen die Mörder,  
 ob er gleich sterbend noch: »*liebt euch, ihr Kinderchen!* sprach;)  
 Also Joannes Secundus Evangelista vertraut Dir  
 aus Elysium heut küßend den holdesten Gruß  
 Bruder, Tertie, spricht er, Du nimmst an Weisheit und Alter,  
 nimmst an der Grazie zu, wie sie den Göttern gefällt,  
 Und den Menschen. Wohlan! statt meiner weih' ich Dich heute;  
 krönen am Ende des Buchs wird Dich ein andrer, ein Gott.

Aus dem Munde der Unschuldigen  
 empfangen Sie unsre treuen Wünsche  
 die keine Worte ausdrücken.  
 und danken wollen wir Gott  
 daß Sie da sind.

Weimar den 28. August 1789.

C. H.

## 12.

Ich habe mich diesen Morgen unter unser Dach ge-  
 flüchtet, um die heiligen Reliquien Blätter zu lesen, u. un-  
 gestört zu geniessen. Ach daß sie im Anfange schon auf-  
 hören! ich danke Ihnen unendlich dafür. Wer könnte uns  
 nun *Rom*, *Kunft* u. *Liebe* schöner geben als *Sie!* Sie würden  
 es zehnfach wiedergeniessen indem Sie es aufzeichneten,  
 u. mir Unbekannten wäre es als vom Berge ins gelobte  
 Land zu sehen.

Möge doch Ihr Genius etwas zulispeln!

Ich habe meinem Mann nichts davon gesagt. Glauben  
 Sie aber nicht daß es ihm eine angenehme Erinnerung  
 geben würde wenn ichs ihm vorläse? oder wenn wir einen  
 Abend zusammen wären u. Sie u. Meier sprächen darein  
 — — o, man muß das Leben durch Erinnerung schön u.  
 leicht zu machen suchen. —

Noch habe ich Ihnen u. H. Meier tausendmal zu danken für den geschnittenen Stein; er ist doch recht hübsch ausgefallen u. mag der Besitzerin ein hübsches Symbol werden.

Hier sende ich Ihnen etwas das ich unter den Cacao-  
bohnen gefunden habe; es ist also eine Indische Bohne,  
u. wäre doch der Mühe werth den Versuch zu machen  
ob u. was für eine Pflanze im Treibhaus davon heraus  
kommt.

Wir fahren heute gegen 4 Uhr nach Tiefurt. Wollen  
Sie u. H. Meier nicht mit uns fahren? Sie sind uns freund-  
lich willkommen! Ihre C. H.

## 13.

*Bamberg.* Der Leibmedicus, Hofrath Markus, wird, so-  
bald er nur Deinen Namen hört, Dich ohne Dir überläufig  
zu seyn, mit allem Sehenswürdigem bekannt machen, insonder-  
heit den Gemälden Altdeutscher Schule, die hier und da  
gesammelt sind. Er selbst hat einige, der Domprediger und  
Regent eines Collegii junger Leute, , noch mehr, inson-  
derheit einen *Dürer*, die H. Anna, aus dem er viel macht.

*Nürnberg* im rothen Roß, bei Hrn Rothe zu logiren.

*Augsb.* im weißen Lamm; es ist ein gescheuter Lohnlaq.,  
der einem alles Sehenswürdigem mit den Taxen gleich vor-  
sagt, und die Wahl überläßt nach Zeit und Luft. Der Senator  
der über die Geschichte der Künste und das Sehenswürdigem  
in Augsb. ein paar brauchbare Bücher in 8 geschrieben hat,  
deren eigentl. Titel ich nicht weiß, heißt *von Stetten*; an  
seiner Person verliert man nichts. Seine Bücher sind besser  
als Murrs Beschr. v. Nürnberg. Der Lohnlaq. kennt und  
bringt sie.

Das Schloß bei *Inspruck*, wo die alten Merckwürdig-  
keiten der Grafen von Tyrol sind und sonst die große Menge  
geschnittener Steine von denen die besten aber schon nach  
Wien gebracht seyn sollen, heißt *Ambras*. Die Hofkirche  
bitte ich auch nicht zu vergessen. Man logirt in der goldnen  
Sonne.

In *Mantua* ist der Abbate Andrés, der Verfasser der  
Storia d'ogni Litteratura, der dir sehr dienftfertig seyn wird.

Die Gemälde von Jul. Rom. sind im Herz. Pallaß, und vor der Stadt im Pallaß T. Wo das Grab des Mantegna sei, steht im Volkmann; aber nicht wo sein Bild die Maria, ist; in einem Kloster, ich weiß nicht welcher Mönche. Das Logis ist nirgend zu nehmen, als im albergo Imperial, dies ist wohlfeil, bequem und prächtig.

## 14.

Das opusculum de umbris ist mit großer Klarheit und Ordnung geschrieben, über welche ich Euer Erleuchteten u. Erleuchtenden Herrlichkeit bewundre und preise. Da die Versuche selbst so genau angestellt sind, so zweifle ich nicht, daß Dieselbe durch diese Schrift in der Region des Lichts festen Fuss und Glauben finden werden. Die Resultate sind einfach u. vortrefflich. Vale, lucis et umbrae doctor, vale. H.

## 15.

*Weimar den 2. Juny 1793*

Wir sind im Bürger General gewesen I. Freund, und es bedarf kaum Ihnen zu sagen, daß wir uns aufs höchste erfreut und erbaut haben! Wir haben den ganzen Abend nur mit Ihrem Geift gelebt — und wie sehr haben wir Sie zu uns gewünscht, um den Genuß mit Ihnen zu theilen. Sie haben die Thorheit und Schwachheit der jetzigen Zeit so glücklich dargestellt, und das *Exempel* am Milchtopf so herrlich ausgeführt, daß, wenn man auch hie u. da selbst einen kleinen Schlag gekriegt hätte, das Ganze einem doch so wohlthätig und befriedigend gewesen ist, daß man ihn wohl gar gern empfangen hat. Der verwünschte Balbier und der honette Martin bis dahin wo er noch was ans Bein gekriegt hat, haben ihre Sache sehr gut gemacht — sammt dem edlen verständigen Edelmann, gegen die unverständige Justitz. Kurz, das Stück gefällt mir so wohl, als obs eins von Ihren schönsten Epigramms wäre. Mein Mann muß Ihnen noch weitläufiger sagen, *warum* es uns

so wohl gefällt, denn die Philosophen wissen doch das *Warum* so deutlich. Ihr guter Genius gebe Ihnen dafür glückliche Stunden, auch von unsertwegen, und erstrecke seine magische Gewalt so weit, daß er Friede gebeut u. bringe Sie u. unsern Herzog bald wieder zu uns!

Ich habe bei den Briefen der Humanität für den Herzog einen Irrthum begangen, und nur den ersten Theil eingepackt; ich sende Ihnen hier den zweiten nach, zumal da mein Mann durch die reg. Herzogin gehört hat, daß der Herzog das Buch verlangte. Möge er doch so viel Wohlgefallen daran haben, als wir an dem Bürger General. Sagen Sie Ihm unsre innigste und gefühlteste Ehrerbietung.

Gewiß, das Verlangen Ihn wieder zusehen vermehrt sich von Tage zu Tage — und wir erkennen es oft mit Zufriedenheit was wir an Ihm besitzen. Möge Er uns auch ein wenig hold seyn!

Lavater ist vorgestern hier durchgegangen, er ist sehr alt geworden, gefällt aber dadurch mehr als vorher. Er geht nach Copenhagen um dort die Geister Geschichten, die unter einigen Prinzen und den Anhängern vorgehn, zu prüfen; *obs die wahren Geister seien?* u. das hat er übernommen! Er war sehr eilig und unfät und verrieth natürlich sein Geheimniß nicht, das bald bekannt werden wird.

Sagen Sie uns bald ein gutes freundliches Wort und leben aufs beste wohl.

Ihrer heitern Mutter unser freundschaftliches Andenken.

Ihre

C. H.

16.

W. den 12. July 93.

Wir haben Ihnen nun für drei Ihrer lieben Briefe zu danken, und für den letzten einen doppelten Dank zu sagen, da er eine so schöne Inlage, den Brief von unserm Herzog enthielt, der meinem Mann und mir große Freude machte.

Wie oft habe ich Ihnen schreiben wollen; wir dachten aber, da wir keine Realien zu schreiben haben, daß unsre Brief keinen Reiz für Sie haben könnten — Denn daß



wir seit Ihrer Abreise durch das üble Wetter sowohl als jetzt durch die ungewohnt hohe Sonne, stark hypochonder sind, ist wohl keine wissenswerthe Neuigkeit. Indessen sind die Zerstreuten Blätter zu Stande gekommen. und da ich der Spediteur davon bin, so sende ich Ihnen Ihr Exemplar; es sind einige Stücke darunter die Sie noch nicht im Manuscript gesehen haben. Unser Herzog wird jetzt bei dem entsetzlichen Bombardement keine Luft haben in irgend ein Buch zu sehen. Sollte Er indessen hineinsehen wollen, so bittet mein Mann es Ihm gefälligst zu geben.

O wie gern möchten wir einmal mit Ihnen eine Promenade machen und Sie auf einige Tage von dem fürchterlichen Schauspiel wegrücken!

Daß Ihnen die Arbeit an Reinecke und der Optick wohlgelingt, freut uns sehr. Erhalten Sie sich diese Schöpfersfreude mitten in der Zerstörung und bringen uns eine Beute Ihres Geistes mit, wenn die meisten arm und krank nach Hause kehren.

Mein Mann ist seit dieser Woche sehr emsig an einer theologischen Schrift, *dem dritten Wunder in der Christlichen Kirche*; ich habe ihm schon einigemal vorgelesen, und ich glaube fast daß er mit Zungen redet. Ich denke und weiß es, daß dieses Schriftchen Ihnen gefallen wird. Wären Sie nur schon wieder bei uns. Gewiß, unsre Existenz ist näher aneinander geknüpft als wirs uns sagen wollen, und das ist doch eine Sünde gegen den heiligen Geist so stumm zu seyn. Von ohngefähr ist ein Büchelchen in unser Haus gekommen, *Durchflüge durch Deutschland Niederlande und Frankreich*; es ist schön geschrieben und sehr interessant wegen dem was über die Reichsstädte, ihre Industrie, Glück und Schicksal gesagt wird. Der Autor hat gesunde Augen und ein gesundes Herz. Wie muß man die Deutschen ihrer Tugenden wegen lieben oder vielmehr verehren! lesen Sie es in einer guten Stunde; Ihrer Frau Mutter werden die 20 gr die es kostet nicht gereuen, es

ist auf Postpapier gedruckt, und sie wird es mit Patriotismus lesen.

Den lieben verständigen Meier sehn wir zu wenig; Kommen Sie nur bald, damit das Uhrwerk der Gesellschaft wieder in Ordnung kommt. Die guten Götter seien mit Ihnen liebster Freund. C. H.

Der August hat mitschreiben wollen, das Päckchen muß aber fort und er ist noch in der Schule. Lassen Sie sich aufs beste von ihm geküßt seyn. Er ist nach seiner Confirmation ziemlich brav geworden.

## 17.

Ich kann Dir nichts mitsenden, lieber H. und Fr. als einen guten Gruß, daß es Dir wohlgehe. Es ist jetzt heiß; und Ihr macht dem armen Mainz noch heisser. Der H. Bonifacius wird sich im Grabe umkehren, und euch alle Malefacii nennen. Es ist indeßen gut, daß die Fremden aus den Grenzen des H. Reichs getrieben werden; nur Ihr tastet auch das unheilige Reich nicht an, und laßt sie einander würgen.

Hier ist alles in Statu quo. Wir bombardiren nicht und werden nicht bombardiren. St. Peter und Paul steht noch, und mein unförmliches Pult steht auch noch, von dem ich mich wenig entferne. Das Jahr ist Rosenreich: denn je später, desto mehr Rosen. Meyer ist an seiner Abhandlung hat aber noch nichts produciret; er redet darüber sehr verständig. Die Herzoginnen sind wohl; die H. Mutter aber körperlich mehr, als die reg. Herz. Meinem Auge gefällt ihr Ansehen nicht ganz; sie leidet im Innern, u. wer wäre da ganz gesund? Es sei denn, dass man am Reineke dichtet.

Lebt also wohl, edler Herr, und empfiehlt mich dem Herzoge zu einer guten Stunde. Mein christliches opus wird Euch sowohl, hoffentlich, als der christl. Welt wohlthun. Lavater ist seine Hebamme, ohne daß Er und ich es wußte. Es war so ein Funke unter der Asche geblieben. Denn die Heiligen und Krieger lassen Funken. Optimum vale.

18.

*[Ende September 1794.]*

Gleim sendet Ihnen, »dem Verfasser *Eines* lieblichen Liedes« sein Hüttchen. »Für seine größern Werke, seinen Gros Kophta, seinen Reineke, seinen Tasso habe er nichts«.

Auch hat H. D. Dorl in Gotha, der Gottfrieds Stubenfreund gewesen war, beikommende Dissertation Ihnen zu geben, mir aufgetragen.

Ferner, folgt der Brief von Jacobi. Es geht Ihnen so wohl bei Ihren Heiligthümern, daß Sie die ganze Welt vergessen.

Leben Sie denn recht wohl!

C. H.

19.

*Neuenburg d. 22<sup>ten</sup> Novemb. 1794*

Bester H Geheimerath Goethe.

Vielleicht würde es Ihnen mehr Freude machen, wenn ich diesen Brief französisch schriebe; ich kann mich aber darinn doch noch nicht so geläufig ausdrücken, um Ihnen meine Liebe ganz so zu beweisen wie ich es wünschte. Bester Herr Geheimrath Göthe gewiß noch immer denke ich an Sie, und kann nie aufhören dies zu thun, denn Sie haben mir so viel Gutes immer erwiesen wovon ich jetzt erst den Werth davon einsehe, da ich von Ihnen entfernt bin. Für alle ihre schönen guten Lehren muß ich Ihnen den herzlichsten Dank sagen, und Sie bitten mich auch jetzt noch lieb zu behalten. Hier in der schönen reinen Schweizerluft befinde ich mich sehr wohl, ich besteige Berge Felsen Wälder und Wiesen und ergötze mich an ihnen aufs beste. Vorzüglich viel Vergnügen aber macht mir der schöne grüne glänzende See. Er hat merkwürdige Sachen in sich, die schönsten Vögel u. Fische. Die schönsten gerollten Kiesel, besonders von Granit, wovon eine Art eine schöne grünliche Farbe hat,

und die schönsten Verfeinerungen. Beynah alle, und das eine unzählige Menge, sind von Seethieren. Welche große Revolution muß da einmal sich zugetragen haben. Auch treibe ich die Botanick und das Zeichnen hier wieder *sehr* und mit vieler Luft; ich wünsche nur daß ich Sie fleißiger besucht hätte, um noch mehr von Ihnen gelernt zu haben. Doch welche schöne Hoffnung ist vor mir Sie bald wiederzusehen, unterdeßen aber will ich mir alle Mühe geben, um so zu Ihnen zu kommen, daß ich mich nicht vergeblich von Ihnen getrennt habe. Wie will ich mich dann freyn, wenn ich wieder bei Ihnen seyn, und Ihnen sagen kann daß ich bin

Ihr ewig gehorsamer

August Herder.

Ich grüße alles herzlich was sich meiner erinnert, besonders meinen kleinen Freund August.

20.

Hier ist Augusts Br. mit bestem Dank zurück. Der junge Mensch bewegt mein Innres bei jedem Br.

Auch seine Adresse. Du wirst ihm eine große Freude machen mit einem Br.

Hier auch das menschliche A. B. C. der Kunst, von dem ich einmal sprach. Habe die Güte es anzuschauen. Unter Meyers Censur ifts gewesen.

Unsre Trennung, hoffe ich, ist nur ein periodischer Schein. Mein Gemüth weiß nichts von ihr, und begreift sie nicht. In mir ist kein Staubkörnchen verändert. Freitag, wenn Du es erlaubst erscheine ich in der Gesellschaft. Lauter Unseligkeiten haben mich bisher dran verhindert.

O der Kälte. Man kann nicht die Finger regen.

Vale

H.

21.

*Neuchâtel l. 4<sup>me</sup> Janvier 1795.*

Monsieur!

C'est l'inclination & la reconnaissance plutôt que la coutume & la bienséance qui me donnent la plume dans la main pour Vous féliciter au nouvel an. Il seroit trop commun si je Vous voulois détailler tous les voeux que je fais pour Votre bien-être & Votre bonheur. Mais malgré cela, je ne puis pas Vous cacher ce qui est si souvent l'objet de mes souhaits quand je pense à Vous: C'est ce que Vous ne me refusez point Votre souvenir & Votre bienveillance. Je Vous en prie autant que de me pardonner toutes les fautes que j'ai faites assez souvent par ma légèreté & mon inattention. Soyez sûr que je me donne toutes les peines possibles de me rendre digne de l'amitié que Vous m'avez incessamment témoignée. Je voudrois seulement que je Vous pusse envoyer quelque chose de la physique Neuchâteloise pour Vous en faire un petit plaisir; mais, comme la nature est mise à présent par l'hyver dans une espèce de sommeil, ayez la bonté de Vous contenter pour quelque temps d'une seule observation, qui pourroit intéresser Vos recherches sur les couleurs. C'est très souvent que j'ai remarqué sur notre lac de grandes raies d'une couleur rouge foncée qui s'approche du violet, presque de la couleur de vin rouge. Ces rayons sont effectués sans doute par l'ombre des nuages car toujours si l'on le remarque le ciel est clair & bleu, & il fait en même temps un vent qui pousse les nuages, avec lesquels ces rayons disparaissent tout-un-coup. D'ailleurs la couleur du lac est d'une jolie verdure d'ont l'aspect est extrêmement joyeux.

Si cela s'arrivoit aussi dans la mer méditerranée, je me voudrois bien expliquer cette expression qu'on trouve si fréquemment dans l'Homère, quand il dit *Λκένανος οἶνον*. Je me pourrois aussi bien expliquer ce phénomène si je savois encore Votre traité sur l'optique. Mais je Vous prie de recevoir cette remarque avec la même amitié avec

la quelle je Vous le donne, & peut-être que Vous m'en faites même une explication, si Vous voulez me donner un moment pour que je puisse voir que Vous aimez encore

Votre

Auguste Herder.

Ayez encore la bonté de bien faire mes compliments à tous mes amis, surtout à mon cher petit Auguste.

22.

Verehrtester Herr Geheimrath!

*Theuerster Freund*

Lassen Sie mich diesen lieben Nahmen nach so langer Zeit wieder gebrauchen. — Sie haben ihn ja selbst in mich gegraben; ich fühlte es, da ich Sie in Weimar wiedersah, daß die Jugend Eindrücke unauslöschlich und heilig sind. Ja, sie werdens mir seyn und bleiben. O wäre er doch weit entfernt der unfreundliche Genius, der sich dazwischen geschoben hat, und die geistigen Bande gestört hat.

Bey allen meinen Arbeiten denke ich so gern an Sie, daß mein ganzes Leben es Ihnen sagen möge, wie sehr ich Sie liebe und verehere.

Nehmen Sie diese hiebeifolgende kleine Arbeit mit Güte auf; sie wurde mir während der Verfertigung äußerst angenehm, da ich an Sie dachte. Die Risse sind richtig, da ich selbst zu verschiedenen malen auf diesen beyden Gruben gefahren bin, um diese Sätze auszumessen.

Mende's Tod ist für Freiberg und den ganzen sächsischen Bergbau ein großer Verlust gewesen; denn er war es, der die Schwerfälligkeit der ehemaligen Maschienen gemindert, und beynahe an allen Maschienen durch kleine Vorrichtungen Kraft erspart. Unter den vielen nenne ich nur die Verbesserung der Pferdegöpel, der Kunstgezeuge mit Vorgelege, und der Feld- und Streckengestänge und ferner.

Je mehr ich in das Studium des Bergbaues eindringe, desto mehr interessirt es mich, desto mehr fühle ich aber auch, wie weitläufig es ist. Die Collegia bey Werner, der

sich Ihnen mit Hochachtung empfiehlt, und das Befahren der Gruben haben den meisten Reiz für mich, und ich wünschte nur, daß ich mit mehrern meiner Arbeiten Ihnen Freude machen könnte.

Daß Sie meiner Mutter die Sorge um mich, so freundschaftlich haben erleichtern helfen, fühle ich mit dem zärtlichsten Danke. Wenn die allzugroße mütterliche Liebe gefehlt hat, die der Welt unkundig ist, so weiß gewiß Ihre Freundschaft es nach und nach ins bessere Gleiß zu bringen. Ich weiß daß dies meiner Mutter manche bittere Stunde verursacht hat. Ich glaube fast an ein Verhängniß. Vielleicht mußte alles so kommen, ich hätte weder in Weimar noch Jena diese Kenntniße erlangt, zu denen ich hier Gelegenheit habe. Das gute Glück helfe mir mein Ziel erreichen.

Ich empfehle mich Ihrem Wohlwollen, und Ihrer unschätzbaren Freundschaft und Liebe aufs herzlichste.

Ihr                    Wolfg. Aug. Herder.

Madem. Vulpius, Herrn Profesß. Meier u. dem guten August bringen Sie mich ins Andenken.

*Freiberg. d. 8<sup>ten</sup> Dez. 1798.*

23.

Salve!

Der Prinz August überschickt beikommendes Bild, das sich im Nachlaß seiner Schwester gefunden, um die Weisen in Weimar über seinen mystischen Inhalt, insonderheit das  $\kappa \varphi \eta$  zu vernehmen, mit namentlichen Aufträgen u. Grüßen an Dich, den Erzweisen.

Von der geh. Czlei sind beikommende Acta ohne weitere Bemerkung an mich überschickt worden. Da der Verfolg derselben bei Dir ist, übersende ich sie, entweder zur Retradition oder zu weiterer Nachricht. Was sollen sie bei mir? Ich bitte um ein accepisse in zwei Zeilen.

Gestern habe ich 4 Gesänge Deiner Helden Dorothea u. braven Hermann gehört; mit großer Freude.

Opt. vale.

H.

## VI. BRIEFE VON CHARLOTTE VON SCHILLER.

24.

*Jena den 8ten Juni 95.*

Da die Vollendung des Centauren, Schiller heute ganz von der übrigen Welt trennt, u. er Ihnen gern ein Lebenszeichen geben möchte, so trägt er mir auf Sie herzlich zu grüßen in seinen Nahmen, u. Ihnen zu sagen daß er sich erträglich befände. Sein Fieber hat doch keine Folgen gehabt, u. es ist bey diesen einen Anfall geblieben. Schiller wünschte sehr daß Sie jezt hier wären, u. daß er sich recht mit Ihnen aussprechen könnte, wir machten uns Hoffnung Sie würden vielleicht den guten Gedanken ausführen u. noch einmal zu uns kommen ehe Sie Ihre Reise nach den dunkeln Fichtenwäldern antreten. Daß Sie uns willkommen wären wissen Sie hoffentlich, auch ohne meine Versicherung.

Wir sind aufs neue von Humbolds getrennt, denn Carl hat die Masern wirklich bekommen, aber er ist recht erträglich, u. hat ein mäßiges Fieber biß jezt, u. ist nicht übel disponirt, so daß ich hoffe es wird so fort gehen, u. er es bald überstanden haben.

Leben Sie wohl, u. denken unser oft, bey Ihren Wanderungen, u. bleiben Sie nicht so lange aus unsern Gegenden, daß wir Sie bald wieder bey uns sehen, u. Seyn Sie recht herzlich von mir begrüßt.

Lotte Schiller.

25.

*Jena den 17ten Juli 95.*

Damit Sie unter der schönen bunten Welt, die Sie umgiebt, auch an Ihre einsamen Freunde erinnert werden, so schreibe ich Ihnen, da es Schiller selbst nicht kann. Ich soll Ihnen die besten Grüße von ihm sagen, er wird es hoffentlich bald selbst thun, Heute ist er nicht so wohl daß er etwas, was ihm interessirte vornehmen könnte, seit 10 tagen regen sich die Krämpfe heftiger, und seit



vorgestern wo ein starker Anfall kam ist er noch sehr angegriffen, u. muß unthätig sein. Das feuchte trübe Wetter hat keinen guten Einfluß auf ihm, u. mag wohl die Hauptursache seyn.

Wir werden jezt recht an unser nördliches Klima erinnert u. Everdingen brauchte nicht erst in Norwegen die trüben grauen wolken aufzusuchen, er würde sie hier recht gut studieren können. Ich wünsche sehr daß es Ihnen mag wohl seyn, u. Sie nichts stören damit Ihnen die Cur recht heilsam werden kann.

Sie sind doch nun vierzehn tage in Carlsbad, ich zehle die tage recht, es ist mir gar nicht so heimlich daß Sie uns nicht so nahe sind, daß die Möglichkeit Sie bald zu sehen nicht da ist. Ich freue mich recht wenn Sie uns Ihr Abentheuer erzählen, u. wieder bey uns sind. Bleiben Sie ja nicht länger dort als Sie sich vorgenommen. Leben Sie wohl, u. denken unser oft.

Lotte Schiller.

26.

*Jena den 16. Nov. 95.*

Wir möchten gern wissen wie Sie leben, u. wie Sie alles bey sich zu hause gefunden. Da Schiller heute wie alle die tage her so preßante Geschäfte für die Horen hatte, so konnte er nicht selbst schreiben. Es hat uns recht weh gethan daß Sie uns so schnell verlassen mußten, kommen Sie doch ja bald wieder, daß wir wieder recht lustig seyn können. Wenn Sie unter Ihre Kunstwerke suchen u. finden vielleicht etwas von dem, was Sie mir vorigen Sommer versprochen, nemlich was mir nützlich wäre zum Copieren, so würden Sie mich sehr damit erfreuen. Sie sagten mir vorigen Sommer daß Sie unter Ihren Reichthümern nachsehen wollten, u. trugen mir auf Sie wieder daran zu erinnern, Sie werden mir also verzeihn daß ich es thue. Ich habe aber gar großen Trieb zum zeichnen, u. möchte nicht gern etwas zweckloses anfangen, wo ich nicht auch dabey etwas lernen kann.

Es giebt so schöne heitre tage jezt u. von meinen Fenstern habe ich viel licht, u. kann also die hellen Stunden benutzen.

Leben Sie wohl, Schiller grüßt Sie herzlich u. wünscht bald von Ihnen zu hören, u. gute Nachrichten.

L. Schiller.

27.

[Anfang April 97.]

Ich muß Sie schriftlich begrüßen, in meinen u. Schillers Nahmen, ich hoffe Carl hat es gestern auch ausgerichtet.

Ich bin noch hier, da ich mit den Wagen von Alex. Humbold zurück fahre, so wird es erst Morgen geschehen daß ich abreise. Ich habe Schiller wohl verlassen, ob es ihm gleich ganz fremd vorkömmt Sie nicht zu sehen, wie mir auch. Leben Sie wohl u. haben Sie etwas zu bestellen so geben Sie mir die Aufträge, wenn ich Sie nicht noch hier sehen sollte.

L. Schiller.

28.

[Jan. 1799.]

Ich beklage recht daß Ihnen auch die Plagen der Krankheit zu theil geworden sind, und daß wir Sie gestern nicht in der Comödie gesehn haben. Auch Schiller wurde beim Hingang in das Theater dem er freventlicher weise zu Fuß unternehmen wollte nicht wohl, hielt sich aber doch ziemlich in der Oper, doch hat er nun diese Nacht dafür gebüßt und nicht geschlafen. Er hat mir aufgetragen ihm bey Ihnen zu entschuldigen daß er seine Aufwartung nicht machen könne diesen Mittag, er will sich heut ganz zu Hause aufhalten. Ich wünschte von Ihnen zu hören daß Sie wohl sind. Leben Sie vergnügt und gedenken unser bestens.

L. Schiller.

29.

[Juli 1802.]

Den schönsten Dank für Ihre güte, das werk hat mich recht erfreut, das Bedeutende des Sinns, ist so klug in das

gewöhnliche des Lebens verwebt, und jede Form der Darstellung hat so bestimmte Gränzen u. steht so rein abgeschnitten vor dem Aug, daß man sich recht daran ergötzt. Die schönen Stenzen, haben mich bewegt, besonders aber ist mir die Stelle lieb wo das Streben dem Himmel herunter zu ziehen so schön ausgedrückt ist, u. ausgesprochen. Seyn Sie herzlich begrüßt ich wünsche Ihnen recht heitre und glückliche Stunden damit wir uns auch Ihrer Geistes-thätigkeit freuen können, an der wir so viel Antheil nehmen.

L. Schiller.

30.

*Montag früh [28? März 1803.]*

Ich muß Ihnen Bester Geheimerath, noch eine eigne Entschuldigung von meiner nicht Erscheinung bey Ihnen sagen, Schiller ist wohl weniger krank, aber seit ein paar tagen, mindert sich der Schmerz nicht; Starck hat ihm zugeredet herum zu gehen, und auch in der freyen luft, wenn die Sonne scheint. Nun wollen wir sehen was er selbst will. Ich war auch krank in diesen tagen, und habe noch ein dickes Gesicht. Aber ich hätte meine Übel vergessen um diesen Abend bey Ihnen zn sein, wenn ich Schiller allein laßen möchte, doch hoffe ich sehen wir Sie bald ein andermahl, und in weniger Gesellschaft, um Sie besser zu genießen. Haben Sie noch immer den festen vorsatz nicht auszugehen? Es wäre sonst sehr freundlich von Ihnen, wenn Sie uns einen Abend schenkten in den nächsten tagen, Sie würden Schiller u. mich sehr erfreuen.

L. Schiller.

31.

[An August v. Goethe.]

*Weimar den 11ten April 1808.*

Empfangen Sie mit diesen Zeilen, dieses kleine Andenken, welches ich vor Ihrer Abreise, durch die Unruhe, in meiner Familie, nicht vollenden konnte.

Ich hoffe, daß das Andenken an mich, und meine Kinder länger in Ihren Herzen ausdauern wird, als diese leichte Arbeit. Doch sey es Ihnen indeß nur ein Zeichen, daß ich gern habe, wenn Sie unser denken. Ich hoffe daß Sie Carls Freund in spätern zeiten auch bleiben, und wenn er den männlichen Alter entgegen geht, wird er Ihnen wieder gleichartiger werden als in den letzten jahren hier der Fall sein konnte, weil Sie zu verschiedne Geschäfte, u. also auch Ansichten haben mußten und während Sie dem ernstern nachstrebten, er noch mit den Begriffen seines kindischen Alters im Streit war. Wenn er erst fühlen lernt, daß nicht allein Antheil und liebe, sondern auch ein vereintes Fortstreben und Fortschreiten, Freunde aneinander feßelt, so werden sich beyde Gemüther in reifern Ansichten wieder vereinigen, und so zusammen einem Zweck entgegen streben, zum Guten der welt mitzuwirken. —

Ihrer verehrten Frau Großmutter sagen Sie, daß unter den wenigen wünschen, die ich noch, für mich selbst für das leben im Herzen hege, dieser, sie kennen zu lernen, nicht der kleinste ist. Sie ist mir in so vieler Rücksicht schon lieb u. werth. —

Ihr lieber Vater ist heut nach Jena, ich hoffe er findet dort mehr Spuren des Frühlings als hier, denn uns raubt der Sturm immer wieder die Hofnung zum beßern wetter. Aber Sie wissen daß in Jena welches die Berge schützen der Frühling immer früher erscheint. Carl und Ernst grüßen Sie herzlich, und bitten um ihre liebe. Wenn Sie nach Heidelberg kommen, so sagen Sie unsern Profefor Voß recht viel herzliches von mir. Ich erwarte in diesen tagen seine Freunde. Erzählen Sie ihm auch, daß ich in Angst war um die Gesundheit meines Schwagers, aber jezt habe ich beßre Nachrichten, auch meine Schwester hat in Frankfurt schon beruhigendere Nachrichten gefunden, und ist da mit Adolf einem frohen wieder sehen in Paris, ent-

gegen gegangen, welches mich sehr beruhigt. leben Sie wohl und gedenken meiner immer freundlich!

Charlotte v. Schiller  
gebohrne von Lengefeldt.

[Darunter von der Hand Augusts v. Goethe: erhalten d. 15ten April 1808.]

32.

*Mittwoch früh den 29ten Juli 1811.*

Da man seinen Freunden gern etwas gutes sagen soll, wenn man es ihnen nicht immer zeigen kann, im leben, was man wünschen und sagen möchte, bey großen Begebenheiten, so muß man sich selbst die Freude machen, durch kleine Zeichen die Gesinnung anzudeuten. Also mein verehrter Freund, bekommen Sie heut diesen Gruß, und eine Nachricht die Ihnen freuen soll. Am Sonntag habe ich unsere verehrte Herzogin gesehen, sie ließ uns alle am Hof einladen, ich glaubte sie sizend zu finden, sie stand aber fest unter uns, und nur ein kleiner Stab, war zuweilen ihre Stütze. sie sieht nicht angegriffen aus, wie man es nach einem beschwerlichen Lager doch erwarten sollte.

Ich sagte Ihr, daß Sie sich ihren Unfall sehr zu Herzen genommen hätten, da trug sie mir auf, sie Ihnen sehr zu empfehlen, und daß sie mit Rührung Ihren Antheil empfände, u. Ihnen dafür dankte.

Die Hoheit sieht blühend und liebenswürdig aus, und nur ihre Gestalt mahnt einem an das was ihr bevor steht. Ich bin froh beyde Fürstinnen hier zu wissen, nach so vielen Unannehmlichkeiten, und glaube auch es ist die höchste Zeit daß die Grosfürstin kommen konnte.

Es hat mich sehr erfreut Sie wieder zu sehen Theurer Freund. Wenn ich nicht die ruhige zwanglose Existenz in Jena im Geist mit Ihnen theilte, so möchte ich wohl wünschen, Sie in den Mauren Ihres Gartens zu wissen, damit wir Ihnen auch sehen könnten. Aller Seegen Ihres

Genius ruhe auf Ihnen, und der Gedanke an Ihre Freundinnen bleibe Ihrem Herzen nicht fern.

Charlotte Schiller.

33.

*Mittwoch früh. [2. Febr. 1814.]*

Ihr Billet theurer verehrter Freund! ist mir eine freundliche Erscheinung gewesen und ich habe mit Rührung Ihren Antheil empfunden. In der Freundschaft des lieben Sohnes für Ernst habe ich manchen trost schon empfangen, denn es ist mir so lieb wenn die Söhne das Band das die Väter so schön verbunden, weiter ausdehnen, und dadurch wie unser geliebter Meister, so schön sagt ein Rother Faden sich durch das Gewebe des Lebens zieht, der immer hell und freundlich in die dunkeln Farben eingreifen möge. —

Jede Aufregung zu eignen Fleiß und Thätigkeit, und zu Beförderung bestimmter Geschäfte, ist mir sehr willkommen für Ernst. Ihre Empfehlung werde ich dankbar erkennen. —

Ich habe eine Art Schmerz in mir über das Schicksal der zwey Bücher des lieben lebens unsres Meisters. Meine Ehrfurcht für jede zeile, die ich mit einer Art liebe im Herzen behalten möchte machte mir diesen Besiz auf schwarz und weiß, heilig. Und ich habe ihm ungerne dem Zufall eines wandernden Heers ausgesetzt gesehen. Und doch war dies Gefühl dem guten Wollzogen eine freundliche Stunde zu bereiten, auch erfreuend.

Ich habe jezt seiner Obhut das heiligste was ich habe, Carls Schicksal anvertraut, und gönne ihm daher auch diese Freude, doch hätte ich es erst wieder in Ihre Hände übergeben mögen, u. Ihre Erlaubniß haben. —

Ich werde Sie bald einmahl um die Erlaubniß ersuchen Sie besuchen zu dürfen, weil ich Ihnen so etwas artiges über die Insel Rügen aus einem Briefe unsrer Erbprinzeßinn von Mecklenburg mittheilen möchte. — Aller Seegen der Freundschaft sey mit Ihnen.

Ich hoffe Sie hören nur gutes von dem lieben Sohn. Ich bin recht begierig wie er jezt Franckfurt findet, nach so mannichfachen Erschütterungen.

Charlotte v. Schiller.

34.

*Dienstag früh [10. Mai 1814.]*

Sie vergönnen mir hoffe ich, verehrter Freund, daß ich meinen Dank für Ihr Geschenck Ihnen auch schriftlich wiederhole. Es ist mir selbst eine Beruhigung in diesen Zeilen meine Gefühle auszudrücken, denn die Worte verhallen so schnell. Und der bleibend tiefe Eindruck den das Anschauen eines solchen Schazes gewährt, möchte mehr wie Worte finden können um anzudeuten was das Herz fühlt.

Welche neue reiche Welt hat unser geliebter Meister unsern Blicken eröffnet! und wie schön führt er uns in den labyrinthen des Lebens herum, dessen Anschauen und Beobachten nun uns gegeben ist. Und wie reich sind wir, daß wir die Bilder die er uns vorführt mit anschauen können, und der Nachklang dessen was Ihm erfreut, und bewegte wirkt nun wie ein mit erlebtes Schauspiel auf das theilnehmende Herz. Die Zueignung von Faust, die mir so heilig ist, spricht mir immer dabey im Herzen. Ich habe mich ganz vergessen, und mit Ihnen gelebt, und je näher man diesen Aufgehäuften Schaz von Ansichten, und Bekennnissen, wie Erfahrungen treten kann, je reicher fühlt man sich selbst. Ich möchte Ihnen über jedes Einzelne, was mich ergriff sprechen können, wie ichs empfinde. Wie lebendig wird einem jede Ihrer Umgebungen; von den lieblichen Erscheinungen der Predigers Familie, von den wunderschönen Schilderungen der Natur des südlichen Deutschlands, von den klaren blauen Himmel, und erfrischenden Grün, bis zu den Ernsthaften Kammergericht in Wezlar, ist alles lebendig, und bedeutend. Lavater, Lenz, Merck, Klinger, sind wieder gegenwärtig, und man segnet

das stille friedliche Scheiden der frommen Freundin, wie man ihre schöne Seele ehrte. Die Erscheinung unsres Freundes Knebel kam mir ganz unerwartet, und ich wußte nicht, daß Er der Erste war, der Sie an Weimar anschloß. Die Jacobische Familie, das bewegl. geistvolle Leben, und er selbst sind mir auch recht lebendig, wie der Cirkel der Frau von La Roche, der mit wenigen Pinselstrichen, ihr und ihres Mannes ganze Existenz ausspricht.

Aber man folgt auch eben so gern den Erscheinungen des Gemüths, und theilt wieder so lebendig die Gefühle der Jugend und der Leidenschaft, die im Herzen auf und ab steigt, als wenn der Meister es erst alles empfunden hätte, darinn bewährt sich recht die Meisterschaft daß wir, die zu spät in den schönen Kreis dieses Lebens eintraten doch mit in der vergangenheit durch das Gefühl leben können. Und dafür müssen Ihnen Ihre Freundinnen, unter denen ich nicht gern die letzte seyn möchte recht innig danken.

Aller Segen Ihres Geistes sey mit Ihnen theurer Freund möchte der trübe kalte Maytag Ihnen nicht schädlich sein so wie er uns traurig ist, denn die Blüthen verderben, u. die Nachtigallen schweigen!

Leben Sie wohl, und erhalten mir Ihr Wohlwollen und Freundschaft.

Charlotte Schiller.

35.

*den 20ten März 1815.*

Ihre Zeilen verehrter Freund! mit der geistvollen Sendung begleitet, haben mir doppelte Freude gemacht, theils weil ich so lange nichts von Ihnen sah, und über den Zustand Ihrer Gesundheit mich gern beruhigt hätte, weil ich meinen Wünschen und Gefühlen nach, Sie immer in ungestörter Ruhe und Heiterkeit wissen möchte. Theils ist mir auch der Inhalt dieser Blätter sehr bedeutend. Ich weiß nichts zu erinnern, weil Sie Schillers Ansichten so schön ausgesprochen haben, über fremde Produkte.



Nur Eine Stelle könnte ich anders wünschen, weil sie gegen meine Überzeugung spricht. Denn so gut ich weiß daß die frühern Wercke Schillers nicht nach den Regeln und Forderungen der Kunst sind, und nicht für die Schranken der angenommenen Meinungen berechnet, so möchte ich doch aus Ihrem Munde nicht gern vernehmen, daß Sie diese wercke, Produktionen der Roheit wie des Unwillens nenneten.

Schillers ganze lage, und die Eindrücke die er erhielt, zeigen von einem nichtanerkennen der Welt, und die Räuber gebe ich wo nicht Preis, aber doch einer höhern Kunstforderung nicht entsprechend. Aber Fiesko, wo ein gebildeter Republikanischer Sinn sich ausspricht, möchte ich nicht in diese Classe sezen. Einige Scenen die gegen den Conventiellen Anstand anstoßen, können stören, wenn man es ängstlich berechnen wollte. Aber da er in der ersten glücklichen Zeit der Befreyung aus den despotischen Würtemberg entstanden, so kann man auch dafür Erklärung finden, in einen so leicht erregten Gemüth.

Über Cabale und Liebe entscheide ich nicht. Aber ich fühle, daß, von solchen Geistern wie den Ihrigen ich es frey ausgesprochen sehen möchte wie Sie fremde Kraft zu empfinden wissen, mit Ihren eignen hohen Genius. Und daß ich, wo es auch sey die Spuren gern wieder finde, von der Freundschaft und Geiftesthätigkeit die eine so schöne Verbindung nicht für eine Zeit nur hervorbrachte.

Möge ein guter Genius Sie schützen, und Aller Seegen der Freundschaft kräftig auf Ihre Gesundheit wircken können! Sie sind immer in unsrer nähe, auch wenn wir Sie nicht sehen, doch möchte ich Ihnen den Wunsch lebhaft aussprechen daß Sie uns nicht Fremd werden lassen in Ihrem Herzen, und an meine Innige Theilnahme und Freundschaft gern glauben.

Charlotte v. Schiller.

36.

*[Anfang Juni 1818.]*

Daß ich mich darauf gefreut habe, Sie verehrter Freund! zu sehen, hoffe ich glauben Sie mir, auch ohne diese Zeilen; daß aber Krankheit Sie abhält uns zu sehen, hat mich schon recht betrübt. Ich begrüße Sie oft vom Ufer der blauen Saale, wenn ich in meiner Nachbarschaft im Paradiese wandle, und möchte gern daß meine guten Wünsche für Sie heilbringend wären.

Sie haben mir ein recht seltsames Werck gesendet, es hat mich äuserst beschäftigt, und das Alter des Stücks, wie der wunderbare Gang der Begebenheiten, sind sehr merckwürdig. Da ich so nahe am Paradiese wohne, so habe ich durch dieses Werck auf eine wunderbare Art die Sieben Todt Sünden kennen lernen sollen, durch ihr Erscheinen in dieser Poesie, und hoffe sie sind deswegen nicht in mein Gemüth eingedrungen. Wenn ich nicht fürchtete daß es Ihren Augen schadet, so möchte ich gern mehr sagen über dieses seltsame Werck.

Leben Sie wohl Theurer verehrter Freund! und glauben Sie daß ich warme wünsche für Ihre Gesundheit im Herzen trage, und daß ich mich freuen werde, Sie zu sehen.

*Freitag Abend.*

Charlotte v. Schiller.

37.

*Dienstag früh. [October 1818.]*

Ich wünsche gar sehr, Sie selbst zu sprechen verehrter Freund! Erstlich wird es mich sehr erfreuen Sie wohl zu sehen. zweytens möchte ich gern Ihnen meine Töchter zuführen; die jüngere möchte unter Ihrer Anleitung so gern sich zeigen bey den bevorstehenden Masquenfeste. Und wird gern den vorschritten folgen, die der Meister giebt. Doch möchte ich bald davon unterrichtet seyn, der Anfallen wegen. Ich möchte nicht gern zu einer Ihnen unbequemen Stunde erscheinen. Wollen Sie mir nur mündlich wißen laßen ob wir nach zwölf Uhr diesen Morgen,

oder diesem Nachmittag, um eine von Ihnen bestimmte Stunde erscheinen sollen?

Mit den innigsten Wünschen für Ihr Wohlseyn; bin ich mit gewohnter Ergebenheit u. Anhänglichkeit.

Charlotte von Schiller.

38.

*Den 19. December 1818.*

Da meine gefrigen Umgebungen so unruhig waren, und mich um äußere Dinge befragten, und mir dadurch, den reinen Genuß raubten, dem mir das hören Ihrer schönen Dichtung gegeben, und auch manches Wort im Munde der Hersagenden verlohren ging, so ist der Wunsch zu lebendig in mir, Theurer, verehrter Freund, daß ich ihm auszusprechen wage, daß Sie mir nur auf zwey Stunden das Manuscript vertrauen wollten? Es soll nicht aus meiner Hand, aus meinen Wänden kommen Und Niemand soll es erfahren, daß ich es gelesen. —

Ich hoffe Sie vertrauten mir, um des Namens willen, dem Sie so schön gefeyert und ausgesprochen haben. Ich hoffe auch um meinetwillen, da Sie wissen wie ich Sie liebe u. ehre, und wie ich sonst, in den glücklichen zeiten, wo Sie mit uns waren, treu die Geheimnisse bewahrte, die Sie in den stillen Stunden des Beysammenseyns sich vertrauten. Mein Herz theilt zu tief empfindend die Stunden, der heiligen Mittheilung! Ich möchte jezt jedes Wort haben, jede Mittheilung treu im Herzen erhalten haben, um von so einen Kreis nicht getrennt zu seyn. Ich habe nur den Trost noch, daß ich auf die Weise fort lebe und empfinde, die ich gewohnt war. Und in diesem Bild meines vergangnen lebens, sind Sie selbst theurer verehrter Freund mir eine zu liebe Erscheinung; als daß ich Ihnen nicht immer mit Freude die Empfindung meiner verehrung für Sie, aussprechen möchte. Alles Güte und Schöne sey Ihnen hold und nahe, und der Seegen der Musen, die Ihnen so schöne Gedichte eingeben.

Charlotte von Schiller.

39.

*Freitag früh. [7. Mai 1819.]*

Ich werde den Herrn Dawe erwarten, und ihm die Büfte zeigen, da mir sein Besuch in Beziehung seines Antheils werth ist. Empfangen Sie verehrter Freund die versicherung in diesen zeilen, daß jede veranlassung die ich habe von Ihren Andenken mich zu überzeugen mir sehr lieb ist, und daß ich auch immer gern Ihnen sage wie ich Sie verehere und liebe.

Charlotte von Schiller.

## VII. BRIEFE KÖRNER'S.

40.

*Dresden den 8. Febr. 1793.*

Ihren Brief aus Düsseldorf würde ich bis jetzt nicht unbeantwortet gelassen haben, wenn ich nicht erst die Nachricht von Ihrer Zurückkunft nach Weimar hätte abwarten wollen. Durch Facius — der seinen hiesigen Aufenthalt gut benutzt zu haben scheint — habe ich diese Nachricht erhalten, und nun schiebe ich es nicht länger auf Ihnen recht herzlich dafür zu danken, daß Sie uns gleich in den ersten Tagen der Erholung durch einen Beweis Ihres Andenkens erfreut haben.

Wohl Ihnen, daß Sie die Beschwerlichkeiten und Gefahren des Kriegs überstanden haben, und nun ganz wieder für die Musen leben können! Und wohl einem jeden, der in den jetzigen stürmischen Zeiten einen sichern Hafen gefunden hat! Auch *ich* glaubte in einem solchen Hafen gelandet zu seyn; aber jetzt sehe ich mich in dieser Meynung getäuscht — Verzeihen Sie daß ich Sie von *meinen* Angelegenheiten unterhalte, aber es fragt sich, ob vielleicht durch *Ihre* Verwendung die Existenz einer Familie verbessert werden könne, deren Lage Ihnen nicht gleichgültig ist, wie ich mir schmeichle. Und in diesem Falle darf ich auf Ihre Theilnehmung rechnen.

Ich war mit meiner Lage zufrieden. Meine Amtsgeschäfte interessirten mich und schienen mir zu gelingen. Ich glaubte mir bey dem Theile des hiesigen Publikums, welcher einen Anlaß haben konnte von mir Notiz zu nehmen, Achtung und Zutrauen erworben zu haben. In dieser Meynung rechnete ich auf ungestörte Freyheit in dem Gebrauche meiner Musse und in der Wahl meines Umgangs. Ich hatte 10 Jahre in Dresden nicht im Verborgnen gelebt, war mit Personen von allen Classen bekannt geworden, und glaubte mir weder durch Reden, noch schriftstellerische Producte, noch andre Handlungen zu einem Verdachte über meine Gesinnungen irgend einen Anlaß gegeben zu haben. Gleichwohl weiß ich jetzt zuverlässig, daß ein solcher Verdacht existirt, daß meine unschuldigsten Handlungen in ein gehäßiges Licht gestellt werden, und daß man mich als ein Mitglied gefährlicher Verbindungen ansieht. Es sind drey Fälle möglich, entweder ein sonderbares Zusammentreffen von Umständen, die bey einem andern auffallend seyn könnten, hat bey irgend jemand, der mich sonst nie kennen zu lernen Gelegenheit hatte, Besorgnisse erregt, oder man sucht sich auf meine Kosten ein Verdienst in Entdeckung geheimer Machinationen zu machen, oder es verfolgt mich ein heimlicher Feind. Ich fürchte keine Beobachtung, aber mein hiesiger Aufenthalt ist mir verleidet. Nach unsrer Verfassung habe ich zwar keine ungerechten Behandlungen zu besorgen, aber selbst die wohlgemeynten Warnungen, die an mich gelangen, stören die Ruhe meiner Familie. Ich hasse die ängstliche Existenz, bey jedem unschuldigen Schritte prüfen zu müssen, ob er nicht einer üblen Auslegung fähig ist. Und das: Semper aliquid haeret, wird bey mir nicht fehlen. Gegen heimliche Beschuldigungen kann ich mich nicht rechtfertigen, also bleibt der gehäßige Eindruck. Jede Aussicht daher zu einer einträglichen Stelle ist mir abgeschnitten. Gleichwohl muß ich bei meiner Besoldung, die aus tausend Thalern besteht, jährlich einen

Theil meiner Kapitalien zusetzen, um an einem so theuren Ort leben zu können. Dieß alles macht, daß ich mich nach einer andern Stelle sehne, und im Vertrauen auf Ihre Güte wage ichs Sie zu fragen, ob Sie eine Möglichkeit sehen, mir über lang oder kurz in Weimar ein Aequivalent für meine hiesige Einnahme zu verschaffen? Ich begreife die Schwierigkeiten die dabey eintreten können, und es wird mich nicht wundern, wenn Sie mir alle Hoffnung benehmen. Aber daß Sie mir meine Anfrage in meiner jetzigen Lage verzeihen werden, weiß ich gewiß.

Meine Frau und ihre Schwester empfehlen sich Ihrem Andenken.

Körner.

## 41.

Empfangen Sie meinen wärmsten Dank für den wohlthätigen Eindruck, den Ihr Brief auf mich gemacht hat. Ich erkenne die Sprache der ächten Theilnehmung, aber die Theilnehmung eines Mannes, auf den die Worte passen:

Seine Seel' ist stille; sie bewahrt  
Der Ruhe heil'ges unerschöpftes Gut,  
Und den Umhergetriebnen reichert er  
Aus ihren Tiefen Rath und Hülfe. —

Diese *Ruhe* fehlte mir, als ich meinen Brief an Sie schrieb, und Sie haben viel beygetragen, daß ich sie wieder zu erlangen hoffe.

Daß indessen der Verdacht gegen mich mehr als eine bloße Privatmeynung ist, beweist die Person, welche ihn gegen mich äusserte und die Art wie es geschah. Je mehr ich aber darüber nachdenke, destomehr verliert sich das Kränkende und Beleidigende in dieser Äusserung. Die Schüchternheit der Regierungen verdient in den jetzigen Zeitumständen einige Nachsicht. Doch glaube ich daß es oft rathsamer wäre am rechten Orte ein gewisses Zutrauen zu zeigen. Wenn ich bedenke, daß so manche würdige Männer, und selbst Sie, durch den Geist der Zerstörung

haben leiden müssen, der die jetzige Periode auszeichnet, so schäme ich mich bey meinen kleinen Unannehmlichkeiten nicht gleichgültiger zu seyn. Aber mein Entschluss ist nunmehr gefaßt. Ich gehe meinen Weg ruhig fort, bis die Regierung auf eine öffentliche Art durch Thatsachen ihren Verdacht zu erkennen giebt. Alsdann dringe ich auf strengste Untersuchung und wenn ich vollkommen gerechtfertigt bin, fordre ich meinen Abschied. Ich habe noch Vermögen genug um ein Paar Jahre es mit ansehen zu können. Ich komme dann zu Ihnen und höre Ihren Rath, was künftig für mich zu thun sey.

Vielleicht sehen wir uns in diesem Jahre. Ich habe große Luft zu einer Reise nach Weimar.

Von den überschickten 30. Thlr. habe ich nach Faciussens Auftrage 13. Thlr. 8 gr. an Tettelbach bezahlt und überschicke Ihnen seine Quittung. An Schurich sollte ich 7. Thlr. bezahlen. Aber dieser ließ mir sagen, daß er sie schon erhalten hätte. Also habe ich das Uebrige für mich behalten.

Zink rühmt Facius sehr. Er behauptet, daß er viel weiter kommen würde als Tettelbach. Was ihm jetzt noch an Handgriffen fehle, werde er sich bald durch Uebung erwerben.

Leben Sie recht wohl, und genießen Sie ungestört der Ruhe, die Sie so sehr verdienen. Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken.

*Dresden den 20. Febr. 1793.*

Körner.

42.

Nach Ihren letzten Äusserungen kann ich mir den schmeichelhaften Gedanken nicht versagen, daß ein Reisender, der ein Paar Zeilen von mir überbringt, Ihnen weniger fremd seyn werde. Fürchten Sie aber keinen unbescheiden Gebrauch von dieser Voraussetzung. An dem Grafen von Redern, der Ihnen diesen Brief überbringt würden Sie ohne mich eine interessante Bekanntschaft machen; aber mir ist

daran gelegen, daß Sie sich auf einem kürzern Wege einander nähern, da sein Aufenthalt in Weimar vielleicht nicht von langer Dauer seyn wird. Es ist der nehmliche, der zuerst Sächsischer Gesandter am Spanischen Hofe, und nachher Preussischer Gesandter in London gewesen ist, jetzt aber von den Einkünften eines beträchtlichen Vermögens unabhängig als Weltbürger lebt. Ich kenne ihn noch von der Universität her. Immer hat er sich durch ausgebreitete und gründliche Kenntnisse, und durch einen warmen Eifer für das Gute und Schöne unter seiner Klasse ausgezeichnet. Auch in Ansehung der Kunst werden Sie Berührungspunkte bey ihm finden. Kurz er verdient seine jetzige beneidenswürdige Existenz.

Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken. Leben Sie recht wohl.

*Dresden den 27. Febr. 1793.*

Körner.

43.

*Leipzig den 29. May 1796*

Noch kann ich Ihnen leider keine befriedigende Nachricht wegen der Victoria geben. Ich bot dem Herrn von Seckendorf sieben Louisd'or und schrieb ihm zugleich wegen Ihren übrigen Aufträge. Aus seiner Antwort in der Beylage ergibt sich, daß er schwer daran geht, etwas abzulassen. Sobald ich nach Dresden komme, welches den letzten May geschieht, werde ich die vollen 8. Louisd'or bieten. Vielleicht läßt er sich erweichen.

Leipzig will auf Jena nicht schmecken. Ueberall trifft man auf aesthetische »Gründlinge« Ich fange an die Dresdner Cammerjunker zu schätzen, wenn ich sie mit den hiesigen Gelehrten vergleiche. Unter den hiesigen süßlichen Pedanten würde ich es nicht aushalten.

Von Geßlern habe ich noch keine Nachricht, und wegen der neuerlichen Vorfälle in Italien fürchte ich fast ein neues Hinderniß seiner Reise. Auch Sie werden vielleicht erst später reisen, als Sie sich vorgenommen hatten. Desto



besser für uns, wenn vielleicht noch manches vorher fertig wird. Schiller schreibt, daß Sie fleißig gewesen sind.

Oft haben wir uns schon an einer gewissen Idylle gelabt. Sie wird eines unsrer Lieblinge unter Ihren Werken. Auf Hero und Leander sind wir äusserst gespannt.

Einen Kunstgenuß von vorzüglicher Art habe ich doch in Leipzig gehabt. Hiller ließ mich einiges von einem Mozartschen Requiem hören, welches eine seiner letzten und geistvollsten Arbeiten ist — in seiner Art ohngefähr, wie ich mir das jüngste Gericht von Michel Angelo denke. — Die Instrumente hätten besser seyn können, aber die Singestimmen haben größtentheils eine sehr gute Intonation, und Hiller hat wirklich von dieser Seite viel Verdienste.

Wenn Sie noch in Jena bleiben, so muntern Sie ja Schillern zum Spazierengehen auf. Wie er schreibt, ist ihm der erste Versuch recht wohl bekommen.

Jetzt eile ich in meine Heimath, arbeite, soviel ich kann weide mich an der Erinnerung, und an der Aussicht des nächsten *Congresses*. Tausend freundschaftliche Sachen von den Meinigen. Leben Sie recht wohl, und denken Sie manchmal an uns.

Körner.

44.

Wie sehr mir ein Überbringer irgend einer Zeile von Ihnen willkommen ist, darf ich Sie hoffentlich nicht erst versichern. Herr Wölfel hat mir seine Angelegenheit eröffnet, und wie ich erwartete, hat er so wenig Schwierigkeit gefunden, seinen Zweck zu erreichen, daß er meiner Verwendung wozu ich sehr bereit war, gar nicht bedurfte.

Die Jenaischen Tage sind uns allen unvergeßlich. Wie schön, wenn wir sie bald einmal in Dresden erneuern könnten! An der Elbe wandelt sich's gewiß auch nicht übel, und unser Freund, der jetzt in Neapel herumwandelt, kommt gewiß bald zurück. Er klagt sehr über die Unannehmlichkeiten seiner Existenz bey dem allgemeinen Mißtrauen gegen Fremde. Nicht einmal einen Berg kann er

besteigen ohne Verdacht zu erregen. Er bekommt meine Briefe nicht, und sein letzter ist auch über 8. Wochen alt.

Auf den letzten Band des Meisters warten wir alle mit Sehnsucht. Er erscheint doch noch in dieser Messe?

Unser Gallerie Inspektor Riedel hat neuerlich eine große Kränkung gehabt. Hirt kommt aus Rom hieher und docirt auf gut Berlinisch über die besten Stücke der Gallerie, erklärt die Venus von Tizian für eine sehr mittelmäßige Copie, spricht mit Geringschätzung von andern Gemälden der ersten Meister, sucht zwischen den Fenstern und in den verborgensten Winkeln allerley heraus, was er für das wichtigste ausgiebt — und diese Orakelsprüche sammelt die Fürstinn von Dessau, um sie ihrem Tagebuche einzuverleiben. Wie mag es da manchem armen Reisenden in Rom gehen, wenn er in solche Hände fällt! Und Hirt galt für einen der besten Ciceronen.

Cellini interessirt uns noch immer sehr. Das sonderbare Gemisch von Wildheit und Gutmüthigkeit, das so manchen Stoff zum denken giebt, zeigt sich auch in dem neusten Fragmente. Graf Geßler hat in der Kunstsammlung die er auf Ihren Rath auf dem Schloße in Bayern besehen hat, dessen Sie gegen uns erwähnten, auch eine Arbeit von Cellini gefunden.

Schiller hat mir lange nicht geschrieben. Ich weiß daß er jetzt sehr beschäftigt ist, und wegen seiner Gesundheit beruhigt mich ausser Ihrem Zeugniß ein Brief von seiner Frau.

Tausend Empfehlungen von den Meinigen. Leben Sie recht wohl, und erfreuen Sie uns bald wieder durch einen Beweis Ihres Andenkens.

*Dresden den 28. Sept. 1796.*

Körner.

45.

Der Reisegefährte des Grafen von Geßler, Hofrath von Senfft, hat die Absicht sich ein Paar Tage in Weimar aufzuhalten, und bittet mich seinetwegen an Sie

zu schreiben. Es ist ein junger Mann, dem es gar nicht an Kenntnissen und Empfänglichkeit für das Gute fehlt. Auch wird er Ihnen manches von Meyer und Graf Geßler erzählen können. Er kommt eben jetzt aus Italien zurück, um einer Engländerinn, die er in Neapel kennen gelernt hat, und die er zu heyrathen denkt, die Stätte zu bereiten. Graf Geßlern erwarte ich spätestens zu Ende des Sommers.

Vor einigen Tagen wurde uns eine Hoffnung ver-eitelt. Wir glaubten, Sie würden den Herzog begleitet haben. Dürften wir Sie diesen Sommer nicht noch erwarten? Zu einer Reise nach Italien ist es noch immer zu zeitig. Auch sollte Hero und Leander noch vorher fertig werden.

Uns verlangt sehr nach Herrmann und Dorothea und bis Michael können wir uns unmöglich gedulden. Eine Abschrift haben Sie doch wohl bey sich, wenn Sie noch diesen Sommer zu uns kommen?

Dora mahlt jetzt auf der Gallerie, und es scheint ihr gut zu gelingen. Wir haben diesen Sommer viel Künstler von Talent hier, Grassy, Hueras einen Portugiesen, Schönberger, einen braven Landschaftsmahler.

Leben Sie recht wohl. Minna und Dora empfehlen sich Ihrem Andenken.

*Dresden den 29. May 1797.*

Körner.

46.

Die verlangten Opernbücher habe ich erst heute erhalten, sonst würde ich Ihren Auftrag schneller besorgt haben. Sie erhalten dadurch zugleich eine Probe von der Wachsamkeit der hiesigen Theater-Polizey über die Sitten besonders der Prinzessinen. Die Prinzessinn von Amalfi, welche das Aergerniss giebt sich in ihren Pagen zu verlieben, ist in eine Gräfin, und der Page in einen Pagenhofmeister verwandelt worden.

Auf Herrmann und Dorothea warte ich wie die Kinder auf Weihnachten. Humbold verspricht mir die Aushänge-

bogen zu schaffen. Mit ihm und seinem Bruder giebt es vielerley zu sprechen, nur ist Alexander von Humbold so oft wegen seines mineralogischen Studiums abwesend, daß ich ihn nicht so oft, als ich wünschte genießen kann. Seine Art das Naturstudium zu treiben, ist für mich sehr anziehend, wenn gleich dieß Fach jetzt ganz außer meiner Sphäre liegt.

Den Prolog zum Wallenstein habe ich mit großem Vergnügen gelesen. Die Darstellung hat ungemein viel Leben und Individualität. Auch erhebt sich der Ton allmählich, bis er endlich zur tragischen Handlung selbst vorbereitet. Den Unteroffizier halte ich für eine der schwersten und doch sehr glücklich ausgeführten Figuren des Gemählde.

Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken. Leben Sie recht wohl.

*Dresden*

*den 30. Jun.*

*1797.*

Körner.

47.

Damit Sie es nicht ganz vergessen, daß es noch ein Dresden in der Welt giebt, ergreife ich mit Vergnügen eine Gelegenheit Sie daran zu erinnern. Vergebens hofften wir immer Sie einmal hier zu sehen, und leider sehe ich kein andres Mittel, wie wir einmal wieder zusammen kommen sollen, da in meiner jetzigen Lage das Reisen mit doppelten Schwierigkeiten verbunden ist.

Herr Professor Grassi, der Ihnen dem Ruf nach als Künstler ohne Zweifel schon bekannt ist, wünscht bey Ihnen durch mich eingeführt zu werden. Schiller wird Ihnen sagen, wie er seine hiesigen Gemählde gefunden hat. Hier wird er auch als Lehrer geschätzt. Er geht jetzt nach Gotha, um dort einige bestellte Arbeiten zu fertigen.

Hoffentlich ist Ihre Gesundheit nunmehr ganz wieder hergestellt. Wenigstens waren die neueren Nachrichten

beruhigend. In meiner Familie ist jetzt alles gesund, und wir sind mit Einrichtung einer neuen Wohnung beschäftigt.

Leben Sie recht glücklich und erhalten Sie uns Ihr Andenken.

*Dresden am 16. May 1802.*

Körner.

48.

Ew. Excellenz nicht mehr in Carlsbad zu finden, that mir und den Meinigen sehr Leid. Zwar hat meine Tochter von Ihrer Frau Gemahlinn Ihren zurückgelassenen Brief erhalten, und die Äusserungen Ihres Wohlwollens, die wir darin fanden, würden uns zu anderer Zeit sehr erfreut haben, aber jetzt war es uns das erste Mal seit wir uns erinnern, nicht recht, etwas Geschriebenes von Ihnen zu sehen.

Ich hatte noch einen besondern Grund Ihre Gegenwart zu wünschen. Mein Aufsatz über Schillers Leben ist fertig, und ich hatte eine Abschrift davon mitgebracht, um sie Ihnen zu zeigen. Es ist mir überhaupt äusserst wichtig Ihr Urtheil darüber zu vernehmen, und da besonders Ihrer in diesem Aufsätze sehr oft gedacht werden mußte, so ist mir sehr daran gelegen, daß nichts darin vorkomme, was Sie geändert, oder weggelassen wünschten. Von mir ist wenig in dieser Schrift. Das meiste besteht in Stellen aus Schillers Briefen an den ältern von Humbold und an mich. Ich habe diese Stellen fast bloß aneinander zu reihen gesucht, und mich vorzüglich bemüht, von Ihrem Verhältniß mit Schillern, das mich immer erfreut hat, ohne Indiscretion ein deutliches Bild zu geben. Von der Schillerischen Wittwe werden Sie ein hoffentlich leserliches Concept dieses Aufsatzes erhalten, das ich ihr zur Ansicht geschickt habe. Sollte Ihnen irgend etwas anstößig oder bedenklich seyn, so bitte ich inständigst, mich auf irgend eine Art Ihre Erinnerungen wissen zu lassen. Herr D. Riemer hat wohl die Gefälligkeit für mich, mir etwa zu melden, was Ihnen aufgefallen ist.

Ich lege einen Plan bey, wie ich mir die Ordnung ausgedacht habe, in der die Schillerischen Schriften aufeinander folgen sollen.

Die Meinigen empfehlen sich nebst mir Ihrem ferneren Wohlwollen.

Carlsbad am 3. Juli 1811.

Körner.

*Plan der Ausgabe von Schillers Werken<sup>1</sup>.*

- I. Band.* Nachrichten von S. Leben — Gedichte aus der Anthologie — Räuber.
- II.* Fiesko — Kabale und Liebe — prosaische Aufsätze aus dem Württembergischen Repertorium und aus den ersten Heften der Thalia.
- III.* Gedichte der 2<sup>ten</sup> Periode — Carlos
- IV.* Fragment des Menschenfeinds — Geisterseher — philosophische Briefe — prosaische Aufsätze im Merkur.
- V.* Geschichte des Abfalls der Niederlande.
- VI.* Geschichte des 30jährigen Kriegs.
- VII.* Kleine historische Schriften — Vorreden zu den Memoires, Vertot, Pittaval.
- VIII.* Über Anmuth und Würde — sämmtliche aesthetische und übrige prosaische Schriften nebst den bedeutendsten Recensionen.
- IX.* Gedichte der 3<sup>ten</sup> Periode — Wallenstein.
- X.* Maria Stuart — Jungfrau von Orleans — Braut von Messina.
- XI.* Tell — Huldigung der Künste — Macbeth — Turandot.
- XII.* Phädra — die beyden aus dem französischen übersetzten Luftspiele — der Nachlaß.

49.

Ein freundliches Schreiben von Ihnen habe ich in Wien erhalten, aber meine Antwort verschoben, bis ich Ihnen das erste größere Werk meines Sohnes schicken könnte. Ihre nachsichtsvolle Aufnahme seiner frühern Versuche bürgt mir für einen gütigen Empfang. Ich gestehe, daß ich stolz darauf bin, Ihnen dieß Produkt als die Arbeit

<sup>1</sup> Quartblatt, gefunden unter Variis im Nachlasse Augusts v. Goethe.

meines Sohnes vorlegen zu können. Er wird noch die Aufführung dieses Stücks in Wien abwarten, das jetzt bey dem Theater an der Wien einstudiert wird. Grüner, der sich in Weimar gebildet hat, übernimmt den Zrini, und nach dem, was ich in der Rolle des Mahomet und des Tell von ihm gesehn habe, erwarte ich viel Gutes. Mit Eintritt des Winters wird mein Sohn zu uns kommen, und dann nach Weimar eilen, wo er etwas für das dortige Theater nach Ihrem Rathe zu liefern wünscht.

In Wien habe ich viel Gutes genoßen, und viel Merkwürdiges gesehen. Die Stadt ist mir lieb geworden, weil der dortige Aufenthalt sehr wohlthätig auf meinen Sohn gewirkt hat. Unsere Reise war glücklich, und es thut uns nur Leid, daß die Hoffnung Sie zu sprechen, vereitelt wurde. Meine Verhältnisse haben sich hier verändert. Ich bin wieder thätiges Mitglied des Appellationsgerichts, und habe meine Referendarstelle aufgegeben. Dieß macht es mir leichter im Sommer kleine Reisen zu unternehmen. Ihnen droht daher ehestens ein Besuch, wenn Sie nicht bald zu uns kommen.

Die Meinigen empfehlen sich Ihnen bestens.

*Dresden am 24. Sept. 1812.*

Körner.

## 50.

Ueberbringerin dieses Briefs ist Frau Gräfin von Vay, geborne Gräfin von Wartensleben, eine sehr angenehme Frau, die ich in Wien bey Herrn von Humboldt kennen gelernt habe. Nach dem Tode ihres Gemahls, eines Ungarn, hat sie mehrere Jahre in Italien zugebracht, und sehr für die Kunst gelebt. Sie werden über vieles mit ihr sprechen können. Jetzt macht sie eine Reise nach Holland zu einer Tante.

Ihre gütigen Äusserungen wegen meines Sohnes in Ihrem letzten Briefe erkenne ich mit lebhaftestem Danke, und wünsche meinem Sohne Glück zu der freundlichen Aufnahme, die er von Ihnen zu erwarten hat. Mein Wunsch war bloß, daß er sich Ihnen oft nähern dürfte, und den

Weg zu Ihnen wird er aus jeder Wohnung finden. Er ist in diesem Punkte nicht verwöhnt, und Annehmlichkeiten mancher Art werden ihm in Weimar nicht fehlen. Uebrigens ist seine Abreise von Wien neulich wieder verzögert worden, da die Aufführung des Zrini wegen dortiger Theater Verhältnisse erst in der Mitte des Januars erfolgen kann.

Die Censur des Theaters in Wien verfährt nicht ganz consequent, findet manchmal Anstoß ohne Grund und ist oft weniger bedenklich, als man glauben sollte. Ich bin bey einer Aufführung des Mahomet gewesen, wo Stellen stehen geblieben waren, die ich nicht zu hören erwartete. Das Publikum verdirbt oft die Sache, indem es bey Stellen klatscht, die einer Anwendung fähig sind, und die Censur dadurch zum Streichen nöthigt.

Die Aufführung der Braut in Weimar hätte ich wohl sehen mögen. Hier wurden beyde Rollen verfehlt, die ältere durch Mangel an Humor und die jüngere durch Uebertreibung.

Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken bestens.

*Dresden*

*am 13. Dec. 1812.*

Körner.

#### VIII. BRIEFE W. V. HUMBOLDTS,

I BRIEF DER CAROLINE V. HUMBOLDT, NEBST EINEM ANHANGE:  
AUS BRIEFEN W. V. HUMBOLDTS AN RIEMER.

51.

*Freitag Morgen [21. Nov. 94.]*

So sehr ich mich freute, den heutigen Mittag in Ihrer Gesellschaft zuzubringen, so leid thut es mir jetzt, auf dieß Vergnügen Verzicht thun zu müssen. Aber eine Unpäßlichkeit, die zwar nicht bedeutend ist, aber doch leicht zunehmen könnte, wenn ich sie nicht ein wenig abwartete, nöthigt mich, meine Reise nach Erfurt noch aufzuschieben. Wann ich sie nun werde vornehmen können? weiß ich zwar selbst nicht. Aber auf alle Fälle werde ich alsdann



nicht versäumen, bei meiner Durchreise durch Weimar von Ihrer gütigen Erlaubniß, Sie zu besuchen, Gebrauch zu machen. Meine Frau empfiehlt sich Ihrem gütigen Andenken. Schiller habe ich heute noch nicht gesehen. Haben Sie die Güte viele Empfehlungen an Herrn Prof. Meyer von mir zu machen. Ich habe die Ehre mit der innigsten Verehrung zu verharren

Ew. Hochwohlgeb:  
gehorsamster,  
Humboldt.

52.

[Dec. 1794.]

Da mein Bruder aus Beireuth so eben angekommen ist, so folge ich Ihrer gütigen Erlaubniß, Ihnen davon Nachricht zu geben. Ihr Wunsch, ihn zu sehen, ist ihm unendlich schmeichelhaft gewesen, und er bittet Sie recht sehr ihm die Freude zu verschaffen, Sie hier zu sehen. Schiller, meine Frau und ich vereinen unsere innigsten Bitten mit ihm, und lassen Sie uns hoffen, daß sie nicht vergeblich seyn werden. Er bleibt bis Freitag Abend hier. Sehr gern würde er auch selbst Ihnen seinen Besuch in Weimar abtatten. Aber wenn es irgend möglich wäre, so bäten wir Sie doch recht sehr, *hierher* zu kommen. Da ich Schillern unmöglich rathen kann, selbst wenn er wollte, mitzufahren, so wären wir einen Tag getrennt, und mein Bruder selbst ist von mehreren Reisen, die er seit kurzem unternehmen mußte, so ermüdet, und wirklich kränklich, daß er ein Paar Tage lang der Ruhe bedarf. Vorzüglich bittet Sie auch meine Frau, ihr die Freude, Sie zu sehen, nicht zu rauben. Schillern sah ich heute noch nicht. Er hat wieder nicht geschlafen. Prof. Meyer dürfen wir doch wohl bitten, Sie zu begleiten. Leben Sie recht wohl, und sagen Sie mir, daß wir nicht vergeblich hoffen!

Ihr  
Humboldt.

53.

*Freitag [Ende Jan. 95.]*

Da unser Freund Jacobi gerade zu Ihnen fährt, so benutze ich diese Gelegenheit, Ihnen einen skelettirten Pfau zu schicken, der Sie vielleicht gerade jetzt interessirt, weil Sie wahrscheinlich sich nun bald mit dem osteologischen Schema für die Vögel beschäftigen. Es sind die Erstlinge meines Skelettirens, und ich muß Sie daher bitten, zu verzeihen, daß, er trotz der Hülfe des Meisters, die ich noch in etwas mit hinzugenommen habe, nicht besser und reinlicher ausgefallen ist.

An die Beschreibung des Bocks habe ich mich noch nicht gemacht, weil ich es für nothwendig halte, vorher durch Ihre hier zurückgelassenen Abhandlungen mit dem Geiße Ihrer Untersuchungen vertraut zu werden. In künftiger Woche wird das Abschreiben geendigt seyn, und dann gehe ich unverzüglich an eine nahe thätige Theilnahme. Indesß sammle ich allerlei, vorzüglich Schädel, da ich gern eine monographie des Keilbeins zu Stande brächte, und auch vielleicht die Vergleichung eines zwar einzelnen, aber doch so wichtigen Theils, als der Schädel ist, nicht unwichtig wäre. Anfangs werden die Fortschritte in diesem für mich so fremden Felde freilich langsamer seyn, aber ich rechne auf fortdauernden Fleiß, und ich kann es Ihnen nicht beschreiben, welche Freude Sie mir durch die Erlaubniß gemacht haben, Ihnen auf Ihrem Gange folgen zu dürfen.

Meine Frau erinnert sich mit lebhaftem Vergnügen der Tage, die Sie hier zubrachten, und bittet Sie um die Fortdauer Ihres freundschaftlichen Andenkens. Unser Kleiner scheint die Blattern recht gut zu bestehen. Wenigstens ist er nicht kränker, als die Umstände es selbst mit sich bringen. Tausend herzliche Empfehlungen an H. Prof. Meyer.

Humboldt.

54.

*Montag [23. März 1795.]*

Ich habe mich gestern in Absicht auf Baggesen geirrt. Sch.'s Absicht ist nicht gewesen, mit *ihm* sondern mit der Frau zu reden, die ohnedieß den ganzen Sommer in Weimar bleibt, und da er B. nicht zu einem Geschäft braucht, und ihn selbst, wie wohl zu denken ist, nicht liebt; so ist er mit seinem Entschluß nicht herzukommen äusserst zufrieden. Dieß erfuhr ich gestern gelegentlich von Sch. und muß Sie jetzt nur bitten, das Gesagte für ungesagt anzusehn, und die Verwirrung zu verzeihen, die ich in guter Meynung für unsern Freund angerichtet.

Den Procurator habe ich mit großer Freude gelesen. Es ist eine gar zierliche Geschichte und die Darstellung ist Ihnen in hohem Grade gelungen. Nebenher habe ich mich auch gefreut, daß Sie den Nutzen des *Wassertrinkens* so ins Licht stellen.

Als ich gestern nach Hause kam, fand ich zwei Fässer Caviar, die für mich angekommen waren. Mir ist, als hätte ich einmal gehört, daß Sie ihn liebten, und ich bin so frei, ihn Ihnen anzubieten. Ich wünsche daß er recht frisch und gut seyn möge.

Meine Frau und ich freuen uns unendlich Ihres Herkommens, und ich danke Ihnen noch herzlich für die gefrige freundliche Aufnahme.

Viele Empfehlungen an Herrn Prof. Meyer.

Ihr Humboldt.

[Auf dem Adreßblatt steht neben dem Siegel — Venus kallipygos — »nebst zwei Fäßchen Caviar«.]

55.

*Donnerstag Mittag. [14? Mai 1795]*

Wolf ist hier, liebster Freund, und Ihrer gütigen Erlaubniß zufolge, wollen wir morgen zu Ihnen kommen. Sie verzeihen aber wohl, wenn wir erst gegen Abend um 6 Uhr bei Ihnen eintreffen. Den Mittag möchte meine

Frau ihn noch gern hier behalten. Wolf bleibt einige Tage in Weimar. Ich muss leider übermorgen wieder hier seyn, da mein Schwiegervater diesen Tag herkommt. Es wird Wolf auch recht angenehm seyn, Ihre Freitagsgesellschaft zu sehn, und bei dieser Gelegenheit zugleich Herder und Wieland zu sprechen. Vorzüglich aber hat es ihn gefreut, daß ich ihm gesagt habe, daß Sie Antheil an seinen Homerischen Ideen nehmen. Noch tausend Dank für die neuliche freundliche Aufnahme, und viel Grüße an Meyer. Leben Sie recht wohl!

Humboldt.

56.

*Berlin, 8. May, 96.*

Ich bin so frei, einem Freunde von mir und meinem Bruder, dem D. Grapengießer aus Mecklenburg diese Zeilen mitzugeben, und Sie zu ersuchen, ihm eine halbe Stunde zu schenken. Er besitzt in der That nicht gewöhnliche naturhistorische und medicinische Kenntnisse, ist vorzüglich mit allen neueren Fortschritten seines Faches bekannt, und jetzt im Begriff eine Reise nach Italien, Frankreich und England zu machen. Er wünschte außerordentlich das Glück Ihrer Bekanntschaft zu genießen, und da er mit seinen Kenntnissen einen äußerst braven Charakter und eine seltne Bescheidenheit verbindet; so darf ich mir vielleicht schmeicheln, daß auch Ihnen seine Bekanntschaft nicht uninteressant seyn wird. Ich weiß nicht, wann dieser Brief in Ihre Hände kommen wird, und setze also für heute nichts mehr hinzu. Leben Sie recht wohl und erhalten Sie mir Ihr freundschaftliches Andenken.

Humboldt.

57<sup>1</sup>.

*Jena, 16. Februar, 1797*

Ich habe nunmehr in Herrmann das Kapitel vom Hexameter durchgelesen, und glaube Ihnen davon Rechenschaft geben zu können. . . .

<sup>1</sup> Dieser Brief fand sich gleich dem vom 30. Mai 1797 in einem Convolut »Rhythmik«, das auch metrische Abhandlungen Humboldts  
GOETHE-JAHRBUCH VIII.

Ich bin alle diese Tage her fleißig an<sup>1</sup> Agamemnon gewesen. Es ist eine schlimme Aufgabe den dunkeln Aeschylus in gleicher Silbenzahl in den Chören wiederzugeben, und dennoch bringt größere Weitläufigkeit ihn um seine ganze Eigenthümlichkeit. Das Uebelste ist, daß man dabei fast auf den Dank keines Lesers rechnen kann, und noch heute sprach ich mit Schiller davon, daß ich nicht hoffen dürfte, es gerade den vier Menschen, deren Urtheil mir hierin werth ist, Ihnen, ihm selbst, Wolf und Voß recht zu machen. Voßen bin ich sicherlich nicht streng genug im Metrum, Wolf vermißt an dem philologisch[en] genaue Treue, Schiller duldet die Freiheiten nicht, mit denen ich doch hie und da genöthigt bin mit unsrer Sprache dem Griechischen näher zu treten; Sie — Sie machen vielleicht in keinem dieser einzelnen Stücke so strenge Forderungen, aber wie werd ich Ihnen, der Sie Aeschylus Geist so tief kennen, und mit so eignen Organen fühlen müssen, auch nur in einigem Maaße Genüge leisten? Doch ist es recht wahr, daß der Gedanke an Sie mich bei dieser Arbeit unendlich stärkt und belebt. Sie ist mir um so werther, als sie mich Ihnen jetzt gleichsam näher bringt. Es sind Beschäftigungen, die sich wenigstens in den Außenseiten berühren. Ueberhaupt würde ich mir schwerlich erlauben meine Zeit der Uebersetzung eines Dichters zu widmen, wozu ich in vieler Rücksicht nicht sonderlich taugte, wenn ich es über mich gewinnen könnte, mir den Genuß zu rauben, an eine poetische Production wenigstens von fern zu reichen. Ich fühle, daß sie es eigentlich ist, die das schönste und höchste Selbstgefühl geben muß, und doch ist sie mir schlechterdings versagt; es bleibt mir daher nichts

---

und eine genaue formale Kritik der Goetheschen Elegien aus W. Schlegels Feder enthält. Humboldts trockenen Auszug aus G. Hermann und die Menge griechischer und römischer Beispiele für Caesuren im Hexameter übergehen wir.

<sup>1</sup> Ein größeres Stück aus Humboldts Übersetzung (v. 792—1042) im Goethearchiv.

übrig, als mich an einen andern anzuschließen, und ihm nachzutönen. — Aber Ihre Freundschaft möge diese Ergießungen entschuldigen, oder verzeihen. Nehmen Sie noch einmal meinen herzlichsten Dank für die Freude, die mir ihr letzter Besuch gewährt hat. Meine Frau, mit der es noch gar nicht gut geht, trägt mir tausend freundschaftliche Grüße an Sie auf.  
Humboldt.

58<sup>1</sup>.*Berlin, 30. May, 97.*

Verzeihen Sie, theurer Freund, wenn ich heute auf Ihren freundschaftlichen Brief vom 14<sup>ten</sup> dieses nichts, als einige Bemerkungen über Ihre neuen vier Musen erwidern kann. Durch gleich uninteressante Geschäfte und Gesellschaft verstimmt, ist es mir nicht möglich, einen ordentlichen Brief zu schreiben, und außerdem ist auch meine Zeit mir hier sehr sparsam zugeschnitten.

Ihrer gütigen Aufforderung gemäß, folgen also hier nun die Stellen, bei denen ich eine kleine Aenderung wünschte.

Polyhymnia. fol. 1<sup>o</sup> v. 11

Immer / gleichen / ruhigen / Sinns / u. s. w.

Könnten Sie nicht dieß Zusammenfallen der Wort- und Silbenfüße durch irgend eine Verschränkung abändern?

NB. ————— 2.—1. Städtchens der ländlich Gewerb mit  
Bürgergewerb paart

Hier sind nur 5 Füße. Ich habe vorläufig gesetzt:

welcher ländlich u. s. f.

Aber überhaupt ist das doppelte »Gewerb« mit folgenden Consonanten wohl zu hart.

Polyhymnia fol. 4. 4. pen. Lange Jahre ftockt und kaum  
zur / Nöthdürft sich / regte

————— 4<sup>o</sup> v. 13. Wiedergegeben in Euch, wie / sie  
verständige Kinder

<sup>1</sup> Ein beiliegendes Notizblatt Goethes wird in der kritischen Ausgabe Verwerthung finden.

NB. ————— 7. v. antepen. Also sagte der Mann, und *also*  
 schwiegen verträglich,  
 Standen neben einander die Wagen, das Vieh  
 und die Menschen.

Hier muß wohl ein Schreibfehler seyn; da sonst »schwiegen«  
 auch auf die Wagen construiert werden müßte. Ich habe  
 vorläufig verändert:

Also sagte der Mann und *alle* schwiegen verträglich,  
 Neben einander standen die Wagen u. s. f.

Clio fol. 14. v. vlt. Ob sie gleich / sitzt, so sehen wir doch  
 die treffliche Größe.

————— 15<sup>o</sup> v. 6. Als sie das Schwerdt in der / Hand sich /  
 und die / ihren beschützte

Könnten Sie

/ sich und die / ihren u. s. w.

so stellen, würde es schöner seyn.

————— 16<sup>o</sup> v. antepen. An den Wagen unter den Linden /,  
 die Pferde zerstampften

Ist der bewußte nicht erlaubte Abschnitt.

NB. Clio fol. 19. v. 2, Daß sich der Sohn nicht geirrt und  
 daß es *werth* ist das Mädchen.

*Werth* für *würdig* wird wohl nicht absolut gebraucht,  
 sondern immer mit dem Zusatz *wessen* werth. Soll ich  
 setzen: und daß es würdig das Mädchen.

Oder haben Sie gewollt, daß man verstehen sollte:  
 und daß das Mädchen *es* werth ist.

Allein dann scheint mir im Zusammenhange dieses *es*  
 zu dunkel. Man kann dann nur es darauf beziehen, daß  
 sie werth ist, daß sich der Sohn nicht irrte.

————— 10. Schnell den Wagen bestieg und den Sitz des  
 Führers *besetzte*

Könnten Sie nicht ein anderes Wort wählen?

21<sup>o</sup> v 3. Sag, warum / kommst Du al / lein zum Quell?  
 der doch so entfernt liegt

Dem Sinn nach ruht der Ton auf *Du*, Du und nicht die andern.

———— 24<sup>o</sup> v. 5. Zu der *verdienten* Gewalt, die doch ihm im Hause gehöret

Wollten Sie nicht einen andern Ausdruck wählen?

Ihre vorigen Aenderungen habe ich, so viel es geschehen konnte, eingeschaltet. Einige nun abgeänderte Stellen waren aber schon abgedruckt. Könnten Sie mir Ihre Meynung über die drei mit NB. bezeichneten Stellen mit umgehender Post sagen, so wäre es mir sehr lieb. Theils geht der Druck schnell, theils reise ich bald ab. Aus dem letztern Grunde haben Sie die Güte Ihren Entschluß, wie diese oder die übrigen Stellen bleiben sollen, lieber geradezu an Vieweg zu schicken, und ihm auch die Antwort auf diesen Brief einzulegen. Meine Abreise ist noch ungewiß, doch sicherlich bald.

Alles übrige habe ich besorgt. Zu den Ofenschirmen habe ich noch nichts gefunden, das mich befriedigt hätte. Ich muß daher deshalb noch um Verzeihung bitten.

Italien liegt mir auch sehr am Herzen. Wie sehr würden Sie mich erfreuen, wenn Sie mir einigermaßen Ihren Plan entdeckten. Wir könnten uns vielleicht dann näher bleiben.

Ich adressire nach Weimar, weil ich Sie nicht mehr in Jena vermuthe. Grüßen Sie Schiller herzlich. Ich habe ihm noch gar nicht geschrieben. Ich wollte erst Ruhe und Muße abwarten.

Möchte mir Ihre neunte Muse noch hier erscheinen!  
Leben Sie herzlich wohl! Humboldt.

59.

Hier, lieber Freund, das Buch der Stael und 3 Exemplare meines französischen Aufsatzes, alles zu freundschaftlichem Gebrauch.

Bei mir ist alles gesund.  
Leben Sie herzlich wohl!

1. Juni 1800.

Ihr Humboldt.



60<sup>1</sup>.*Rom, den 12. April, 1806.*

Sehr lange, lieber Freund, hatte ich mich nach einem Briefe von Ihnen geseht, als ich endlich den am 24. Febr. abgegangenen erhielt. Es wäre sehr freundlich und unendlich lieb von Ihnen, wenn Sie mir öfter ein Wort sagen wollten. Ferne und Tod haben schon so vieles zerstreut, so viele Fäden abgerissen; man sollte sorgsamer seyn wieder anzuknüpfen, festzuhalten, was noch des Haltens fähig ist. Sie selbst sagten es mir einmal bei unserer ersten Trennung. An mir soll es nie fehlen. Also nehmen Sie Muth und schreiben Sie öfter. Freilich fühlt niemand so sehr wie ich, wie wenig, wie kalt und nüchtern eigentlich das Schreiben ist. Aber zum persönlichen Wiedersehen ist die Hofnung doch sehr entfernt noch. Sie scheinen alle Pläne auf Reisen aufgegeben zu haben, und ob ich Luft haben kann, unter den Himmel, den Sie den blechernen nennen, und unter dem auch die Erde durch die Umstände weniger lieblich geworden ist, zurückzukehren, zumal, da doch mein Loos immer bliebe von Ihnen entfernt zu leben, das sagen Sie selbst. Noch bei einer Stelle Ihres Winkelmanns, wo Sie seiner schnellen, unvorbereiteten Rückreise gewissermaßen misbilligend erwähnen, ist es mir lebhaft aufgefallen, welcher ein bedenklicher Schritt der Rückgang über die Alpen ist. Wenigen hat er gefrommt, und doch wandelt, wie sonderbar es scheint, die meisten Deutschen die Luft dazu an. Ich bin von ihr, die Sehnsucht nach Ihnen und einigen Freunden ausgenommen, bisher ziemlich frei gewesen; aber auch mich wird doch vielleicht einmal das Schicksal treffen, mich umsonst nach dem Punkte zu sehnen, den ich mir jetzt manchmal Vorwürfe mache, nicht genug zu geniessen. Ihren Arbeiten bin ich, soviel es hat in der Ferne geschehen können, gefolgt.

<sup>1</sup> Aus der Autographensammlung.

Winkelman und Rameau haben mir eine unendliche Freude gemacht. In beiden ist reges Leben und gediegene Erfahrung. Die Betrachtung Winkelmans nach seinen einzelnen Lebensmomenten ist unvergleichlich. Es sind Stücke darin, die zu dem Größten gehören, was je ausgesprochen worden ist. Aber es ist wunderbar, daß eher alle Art des Wissens, Metaphysik, selbst, so wenig auch viele Sinn dafür haben, Poesie Eingang findet und gehörig gewürdigt wird, als die Resultate tiefer Lebensansicht. Auf der andern Seite ist es freilich auch wieder natürlich. Zu verstehen, wie sich in wenige Worte Jahre zusammenziehen, muß man Jahre mit eben dem Sinne durchgegangen seyn.

Meinen vor zwei Jahren an Sie geschriebenen Brief dort abgedruckt zu finden, hat mich sehr angenehm überrascht. In dem Kreise derer, die zu diesem Buche mitgewirkt haben, zu erscheinen, ist immer schön, wenn auch das Erscheinen selbst auf keine bedeutende Weise geschieht. Rameau gibt Anlaß, und die Nation Stoff zu vielen interessanten Betrachtungen über Nationalverschiedenheiten. Beide Bücher stellen sich sehr glücklich in den Anfang eines neuen Jahrhunderts. Sie sind ein Rückblick auf das vergangene, und ein Vermächtniß für das folgende. Sonst bin ich in deutscher Literatur ziemlich ein Fremdling. Freilich lasse ich einiges kommen, aber alles geht so langsam, und die hiesigen Umgebungen reißen zu so viel anderem fort, daß einem das Meiste des ultramontanischen zurück bleibt. So ruht, seit ich hier bin, alle Metaphysik. Selbst in Sprachstudien habe ich nicht viel Bedeutendes gethan. Geschäfte, Briefwechsel und Gesellschaft rauben mir sehr viel Zeit. Ein großer Theil vergeht wieder mit Umhergehen, mit Betrachten, mit Träumen. Wirklich fühlt man erst hier, daß auch das Nichtsthun gehaltvoll seyn kann, und kriegt einen gewissen Ekel vor dem im Norden so gewöhnlichen Ardelionenwesen. Doch mache ich mir auch oft Vorwürfe zu wenig zu thun, und nach und nach kommt doch etwas

zu Stande. So ist der Agamemnon fertig; auch seit lange die Baskenreise, und beides soll gewiß jetzt bald zum Druck bereit seyn. Heute schicke ich Ihnen etwas Drittes, die Arbeit der letzten sechs Wochen, die ich Ihnen mit mehr Scheu übergeben würde, wenn ich nicht Vertrauen hätte zu der Empfindung, die sie ausdrückt und die auch Ihnen werth ist — die Liebe Roms. So lange ich hier bin, habe ich einen gewissen Drang gefühlt, mich über diesen Gegenstand auszusprechen. Das Resultat ist sehr unter dem geblieben, was ich im Sinn hatte. Aber mit Aufmerksamkeit gelesen, glaube ich doch, daß es eine treue Rechenschaft von dem giebt, was die Jahre meines hiesigen Aufenthalts auf mich gewirkt haben, und insofern kann es Ihnen der Sie an mir Theil nehmen, Interesse gewähren. Ich habe wirklich während der Arbeit nichts anders zu thun gehabt, als gewissermaßen mich selbst abzuschreiben. Ich habe Rom wirklich als das geschildert, was es mir gewesen ist, und noch ist, und was mir nur nach und nach, nur durch lange Zeit klar geworden ist, als einen Punkt, der wie durch ein Wunder, die Summen alles Lebens und aller Geschichte an der Stirne trägt, und wie eine Statue auf den Sinn, eine edle weibliche Gestalt auf die Empfindung, so auf den ganzen und tiefsten Menschen wirkt. Da ich nie ein eignes Gedicht zu machen versucht hatte, so hat mir diese Arbeit zu vielen Betrachtungen über die Oekonomie ähnlicher Producte Anlaß gegeben. Ich habe fremde Stücke, vorzüglich Schillersche und von Ihnen genauer untersucht, und bin, glaube ich, der Theorie des wahrhaft Poetischen viel näher gekommen. Der Ausübung werde ich durch ein radikales Unglück meiner Natur immer fern bleiben, da ich auch zu dem, was noch einigermaßen poetisch in mir und meinen Arbeiten seyn mag, doch immer nur durch den Stoff komme, oder wenigstens nicht rein durch die Form. Und die Poesie scheint mir schlechterdings nichts als eine umgekehrte Prosa. Anstatt daß man in Prosa aus einem nach und nach zusammengetragenen Stoffe eine Form

willkürlich aufbaut, springt in der Poesie aus einer, wie durch ein Ungefähr sich darbietenden Form ein Stoff unerwartet hervor. Bei den geringern Dichtern und gar nicht, oder nur scheinbar poetischen Sprachen ist diese Form bloß der Rhythmus der Töne, oder das Bilderspiel der Natur. Der Geist ist da so schwach, daß jede tiefere Idee ihm seine Freiheit raubt, und sich mit stoffartiger Breite etablirt. Die besseren aber giebt sie erst ihrer eigentlichen Freiheit wieder, und das Erhabenste und Tiefste ordnet sich in ihnen so sehr einer nur phantasiemäßigen, scheinbar selbst gehaltleeren Eurhythmie unter, daß es darin selbst vertilgt zu seyn scheint. Worin eine solche Eurhythmie eigentlich besteht, ist unerklärbar, wie alle Poesie und Kunst. Aber wer sie läugnen wollte, den frage ich, woher es denn kommt, daß ein einzelner schöner, aber dem Inhalt nach nicht so viel sagender Hexameter, eine einzige, ihren Gegenständen nach unbedeutende Landschaft, den Geist so lange und anhaltend beschäftigen, in eine so hohe und ächt große Stimmung versetzen kann? Allerdings läßt sich sagen, daß es ist, weil der Vers, die Landschaft Handhaben sind, sich die ganzen innern Menschen und das Universum selbst in einer Art des Microcosmus vor die Augen zu bringen. Aber das Wie? bleibt immer unbegreiflich. Doch ich kehre zu meinen Stanzen zurück. Ich habe sie, wie Sie sehen, an Fr. v. Wollzogen gerichtet, aber ich schicke sie Ihnen, weil sie manchmal von Weimar abwesend ist, und bitte Sie sie ihr zu geben. Riemer ist wohl so gut, Ihnen eine Abschrift zu machen, wenn Sie eine wünschen. Ich habe nicht das Packet mit zweien vergrößern mögen.

Was Sie über Schiller sagen, habe ich tief gefühlt. Auch mir ist sein Tod wie etwas vorgekommen, was mich vom Leben mehr abreißt, mich wenigstens fremdartiger gegen die übrige Welt stellt. Seine Lehre — denn es war Eigenheit seines Geistes eine zu geben, und auszusprechen — stand eigentlich im Widerspruch mit der Welt, wurde bald übersehen, bald verkannt. Aber solange

er lebte, war sie, wenigstens für uns, seine Freunde, das eigentlich Geltende. Jetzt da er dahin ist, haben die andern die Uebermacht. Alles gäbe ich drum, wenn er Rom gesehen hätte. Er wird Ihnen gesagt haben, daß es sein Steckenpferd war, eine Römische Geschichte zu schreiben. Die Rede Camills gegen die Verpflanzung nach Veji, deren ich in den Stanzen erwähne, war die Angel um die diese Geschichte sich drehen sollte.

Von Kunstsachen erlassen Sie mir, lieber Freund, Ihnen etwas zu sagen. Ich getraue mir über das Einzelne darin wenig Urtheil zu. Nur so viel können Sie mit Gewißheit annehmen, daß alles in sehr reger Bewegung ist, und in einer die Sie freuen würde. Nur ist es noch so, wie zu Winkelmanns Zeit. Die Deutschen — bei ihnen Mengs — wenigstens die Nordländer oben an, die Italiener mit unter sehr lobenswürdig, die Franzosen unter der Kritik. Die, wie man hier behauptet, unberufenen Kunst-richter geben zu viel Kurzweil Anlaß. Erst hat sich Kotzebue, nachher Schlegel auf diese schlüpfrige Bahn gewagt. Der Proceß ist dann sehr kurz. Man sagt, daß die Gelobten den Tadel dictirt haben, und fällt über sie, zum Theil, mit Thätlichkeiten her.

Meine Frau schreibt Ihnen nächstens und dann über diese Angelegenheiten mehr und viel. Bis dahin leben Sie wohl und lassen Sie bald einmal wieder von sich hören. Mit inniger und herzlicher Verehrung und Liebe Ihr H.

61<sup>1</sup>.

*Rom, den 16. December, 1807.*

Es ist über ein Jahr her, theurer Freund, daß ich Ihren letzten Brief unbeantwortet gelassen habe, und doch ist es mir, als hätte ich ebensowenig deshalb, als deswegen, daß ich Ihnen auch heute nur wenig Worte sage, einer Entschuldigung nöthig. Denn welche Begebenheiten,

<sup>1</sup> Aus der Autographensammlung.

mein Liebster, sind in dieser Zeit eingetreten, wie ist alle Stimmung zur Mittheilung, auch der freundschaftlichsten, in die Ferne erstickt, wie oft selbst alle auch noch so unschuldige Freiheit derselben gehemmt worden! Nicht also schriftlich, sondern nur mündlich läßt sich der Faden wieder anknüpfen, und glücklicherweise habe ich zu dem letzteren ziemlich nahe Hofnung. Die sehr nahe zwar (denn vor zwei Monaten glaubte ich, schon um diese Zeit bei Ihnen zu seyn) hat sich zerschlagen, der Hof will, daß ich nicht vor dem Frühjahr von hier weggehe. Aber im Mai, vielleicht auch früher, mache ich auf einige Monate allein, oder doch nur mit Theodor, eine Reise nach Erfurt und Berlin und eile also zuerst zu Ihnen. Dies, mein Bester, ist der einzige leuchtende Punkt den ich auf dieser Heimfahrt sehe, ich sehne mich in der That unbeschreiblich nach dem Gespräch mit Ihnen, und eine Woche mit Ihnen verbracht, wird wecken, befestigen und nähren, was sonst vielleicht in Jahren nicht zur Reife gedeiht. Diese Zeilen schreibe ich Ihnen nun eigentlich in zweifacher Absicht:

einmal mich zu erbieten, Ihnen, was Sie etwa von hier aus zu erhalten wünschten, mitzubringen; Sie haben noch  $2\frac{1}{2}$  Monate Zeit, mir Ihre Aufträge zu geben, denn vor Ende März reise ich, ohne außerordentliche Umstände, nicht;

dann Sie zu bitten, die Inlage an H. Riemer, wenn er noch bei Ihnen ist, zu geben, sonst ihm zuzusenden; ich ersuche ihn darin um Rath über Theodors Erziehung und möchte auch Ihnen, wenn es nicht zu unbescheiden wäre, diese Angelegenheit empfehlen.

Was aus mir, wenn ich jetzt nach Deutschland komme, werden wird, ist noch ungewiß. Zwar ist bis jetzt mir keine Veränderung meiner Lage angekündigt worden, und meine Reise ist ein bloßer Urlaub. Allein wer das Glück hält, der fürchtet immer, daß es entschlüpfe, und was ist

Glück — selbst in Zeiten der Widerwärtigkeit — wenn es nicht ist, in Italien zu leben?

Meine Frau grüßt Sie auf das herzlichste. Leben Sie innigst wohl!

Humboldt.

62<sup>1</sup>.

*Erfurt, den 22. Dec. 1808.*

Es ist wieder eine unendliche Zeit verstrichen, ohne daß wir, theurer Freund, von einander gehört haben. Sie haben mir nicht geschickt, was Sie mir so gütig verheißen, und ich habe im Warten darauf nicht geschrieben. Mit dem Schreiben ist es eben überhaupt eine kümmerliche Sache, die man selten bereuen darf, unterlassen zu haben. Jetzt komme ich, wenn Sie es mir noch erlauben, selbst zu Ihnen, und bin am ersten Weihnachtsfeiertag gegen Mittag in Ihrem Hause. Ich habe mich so eingerichtet, einige Tage bleiben zu können, und freue mich unendlich im Voraus darauf. Es hat sich indeß auch mit mir mancherlei zugetragen, wobei ich auf Ihr Bedauern rechnen kann. Allein davon und von allem Uebrigen mündlich. Empfehlen Sie mich Ihrer lieben Frau, die mich neulich so gütig und so freundschaftlich behandelt hat, und bitten Sie sie um eine gleich freundliche Aufnahme diesmal für mich. Leben Sie herzlich wohl!

Humboldt.

63.

*Erfurt, den 26. December 1809*

Ich begreife selbst nicht, liebster Freund, wie ich heute schon den fünften Tag hier bin, ohne Ihnen Nachricht davon gegeben zu haben, noch weniger, da ich auch Ihre lieben Briefe, die Sie mir nach Königsberg schrieben, noch zum Theil unbeantwortet ließ. Allein ich glaubte von Tag zu Tag selbst auf einige Stunden nach Weimar zu kommen. Jetzt aber scheint es mir besser, meinen Besuch bei Ihnen mit einer Reise nach Rudolstadt, die ich ohnehin nothwendig vornehmen muß zu verbinden, und

<sup>1</sup> Aus der Autographensammlung.

ich bliebe alsdann, wenn es Ihnen recht ist, zwei oder drei Tage bei Ihnen. Wir haben ja so mancherlei zu besprechen, auch die Wahlverwandschaften, die mir einige sehr glückliche Tage in Königsberg gemacht haben. Wollen Sie mich wieder in Ihrem Hause dulden, so genieße ich dadurch noch ungeförter und ununterbrochener das Vergnügen mit Ihnen zu seyn. — Zugleich sende ich Ihnen ein Andenken aus dem fernen Norden, zwei Blätter von Kants Handschrift. Das eine zum Theil mit Bleifeder geschrieben, ist in der That merkwürdig. Kant hatte die Gewohnheit sich Notatenbücher in dieser Form zu halten. Er schrieb alles, was ihm einfiel, hinein, ohne alle nur denkbare Ordnung und es ist ordentlich traurig zu sehen, wie die größten Trivialitäten des Lebens die bedeutendste Rolle drin spielen, wenn gleich die Metaphysik auch mit unter darin figurirt. Den Küchenzettel, die zu Mittag eingeladenen Personen, und sein Befinden trifft man daher am häufigsten und faßt auf jedem Blatte an. So haben Sie hier dicht neben einander: Trocken Obst mit geräuchertem Bauchspeck, und Gott u. die Welt, und auf der andern Seite eine Blähung auf dem Magenmunde<sup>1</sup>. Natürlich sind diese Bücher aus seiner letzten Lebenszeit. Das Jahr dieses Blatts ist nicht bemerkt, ich könnte es aber vielleicht erfahren. Es giebt nur noch sehr wenige solcher Bücher. Das Blatt ist aus einem, das dem Dr. Motherby, der Kant in seiner letzten Zeit faßt täglich sah, und mein genauer Freund ist, gehört. Als ich ihm sagte, daß es für Sie bestimmt sey, riß er es heraus. — Jetzt leben Sie recht wohl und empfehlen Sie mich Ihrer lieben Frau, die ich mich sehr freue wiederzusehen. Die Wollzogen ist wohl noch in Wiesbaden? — Wenn Sie mir, wäre es auch nur durch Riemer, den ich sehr grüße, morgen oder spätestens über-

---

<sup>1</sup> [Rand links] Des *Medicus Apotheke* auf dem Zettel ist ein Königsbergischer Ausdruck. Jede Materialhandlung heißt dort Apotheke und die Pharmacien zum Unterschiede: *Medicin Apotheken*.



morgen eine Zeile Antwort zukommen lassen wollten, würden Sie mich sehr erfreuen. Von ganzer Seele der Ihrige  
H.

Den Tag meines Kommens nach Weimer kann ich nicht genau bestimmen. Aber vermuthlich gehe ich den 29ten von hier nach Rudolstadt, den 31ten oder 1sten nach Jena, und bin den 1sten oder 2ten bei Ihnen. Allein ich hinge von Geschäften ab.

64<sup>1</sup>.

*Paris, den 25. Mai, 1814.*

In einem ungeheuern Gewühl von Geschäften bleibt mir nur die Zeit Ihnen, theurer Freund, ein Zeichen des Lebens zu geben, und Ihnen drei Originalbriefe von Lord Castlereagh an seinen Bruder Charles Stewart, von Lord Wellington an einen Verwandten (eine Rechtfertigung über sein Einrücken in Frankreich) und von Jefferson an meinen Bruder, der Sie herzlich grüßt, zu Ihrer Sammlung zu schicken. Ich bin wohl, meine Frau ist mit den Kindern in der Schweiz, Theodor ist gesund, und geht auf einige Zeit zu seiner Mutter, ich begleite unsern Hof nach England, und der Friede wird vermuthlich in nächster Woche unterzeichnet. Leben Sie herzlich wohl, und erhalten Sie mir Ihr freundschaftliches Andenken!  
Humboldt.

CAROLINE V. HUMBOLDT AN GOETHE.

65<sup>2</sup>.

*Wien den 22ten Januar 1812.*

Mein theurer und verehrter Freund.

Ich wage es mich Ihrem Andenken zurückzurufen, obgleich Ihr langes, langes Stillschweigen mich einigermaßen schüchtern gemacht hat. Ach sehen Sie in diesem

<sup>1</sup> Aus der Autographensammlung.

<sup>2</sup> Ein langer Brief aus Rom 1810 ist durch Nässe und Wegreissen so beschädigt, dass er hier leider nicht mitgetheilt werden kann. Ein Billet vom Sommer 1797 enthält nichts Interessantes.

Wort keinen Vorwurf, nur den innigen Wunsch meines Herzens nie aus Ihrem theuren und unschätzbaren Andenken ganz zu entweichen. Die Veranlassung meines heutigen Schreibens sind die beikommenden Blätter die Humboldt von H. Gropius aus Trichery empfangen hat, und von denen er wünscht daß Sie, mein Verehrter Freund, sie ins Deutsche übersezt, in irgend eine recht gelesene gelehrte Zeitung mögen einrücken lassen. Humboldt bittet Sie aber seinen Nahmen als Einsender hierbei nicht zu nennen, damit niemand Anstoß daran nehme der jetzigen Lage der öffentlichen Verhältnisse wegen. — Der Fund der auf Aegina gemacht ist, scheint allerdings ganz außerordentl. interessant zu sein, und dürfte vielleicht viel Aufschlüsse über die früheste Kunst geben. In einem Privat-schreiben sagt mir Gropius [derselbe der mit uns vor 11. Jahren die Reise nach Spanien machte] er lebe seit Jahren in Trichery, einem kleinen Hafen von Thessalien, und sein einziger Trost und Gesellschaft seien Ihre Schriften, die zum Glück mit sich genommen hätte.

Seit funfzehn Monaten bin ich nun hier, wo man uns mit Güte und Zuvorkommenheit aufgenommen hat. Aber kann man deshalb Rom vergessen? — ich fühle wohl daß ich das nie vermag. Meine jüngeren Kinder haben hier Deutsch gelernt, aber man hört noch immer in ihrer Aussprache die römische Mund Art. Wir wagten es uns diesen Sommer mit der Hofnung zu tragen Sie würden auf einige Wochen herkommen. Ach! es war nur eine Hofnung! Die Kaiserin hat mir mehrmalen von dem Glück gesprochen das Ihre Bekanntschaft, Theurer Goethe, Ihr gewährt habe.

Das neueste was uns von Ihren Schriften zugekommen ist, ist Hackerts Leben. Nach den neuesten sehn wir noch aus.

Unsre gemeinschaftliche Freundin die Frau v. Eibenberg nähert sich langsam und unter vielen vielen Leiden ihrer Auflösung. Ihre Schwester ist bei ihr und pflegt und wartet sie mit rührender Liebe und Sorgsamkeit.

Rauch ist dieser Tage von Berlin gekommen wo er die über lebens große Statue der verewigten Königin gemacht hat. Sein Modell ist ihm vorangegangen, und er führt es in Rom in Marmor aus. Den Kopf dieser Statue als Segment aus dem Ganzen herausgehoben, hat er uns mitgebracht, und ich wage zu sagen daß er ein herrliches Kunstwerk gemacht hat. Die Ähnlichkeit dieser edlen und herrlichen Frau hat er auf das schönste aufgefaßt, und mit allen Anforderungen der Kunst vereinigt.

Schick hat leider seiner Gesundheit wegen Rom verlassen müssen. Man sagt sein Uebel sei wie das des armen Fernow. Er ist nun in Stuttgart und beinahe ohne Hofnung. Ach warum kann ich Ihnen die Bilder nicht zeigen die ich so glücklich bin von ihm zu besitzen. Dann würden Sie erst ganz wissen was die Welt an ihm verliert. Humb: trägt mir auf ihn Ihnen auf das innigste zu empfehlen. Er wird Ihnen selbst schreiben. Mit inniger Verehrung und Anhänglichkeit Ihre

C. v. Humboldt, geb. v. D

ANHANG: AUS BRIEFEN W. v. HUMBOLDTS AN RIEMER.

66.

*Rom, den 25. Februar 1804.*

Ich hatte längst auf Ihren Brief antworten wollen, mein lieber Freund, aber Sie errathen, warum ich nicht in jedem Augenblick dazu kommen konnte. Der, mit dem Sie Sich viel beschäftigten, und von dem Sie mehr, wie jeder andere wissen, wie unendlich ich an ihm hieng, ist nicht mehr. Ja, mein lieber Riemer, ich habe sehr durch diesen Schlag gelitten, eigentlich noch durch keinen so, und werde es durch keinen. Dies Kind war mir in jeder Art ins Herz gewachsen, und ein gütiges Geschick wollte, daß er es noch mehr in den letzten Monaten seines Lebens wurde. Er war lieblicher, folgsamer, fleißiger, als je, und verließ mich fast nicht. Seitdem Sie weg waren, unterrichtete ich

ihn im Griechischen, u. er hat mir keinen Augenblick Verdruß dabei gemacht. Ich freute u. wunderte mich, wie gründlich er wußte, was er wußte, ich nahm mir vor, Ihnen darüber eigends zu schreiben, und da war er nicht mehr. Wenige Tage vor seinem Tode las ich einmal zum Spaß den Heracliscus im Theocrit mit ihm, den er nicht einmal endigen konnte. Ich werde mich ewig erinnern, wie lang er bei dem Vers *εὐδετε, τέκνα εμα, γλυκερον και εγερσιμον ὑπνον* verweilte und sich das *εγερσιμον* erklären ließ. Er wußte nicht daß er selbst fünf, sechs Tage darauf den unerwecklichen schlafen sollte. Man sagt, daß den Todten wohl ist, u. man mag Recht haben. Aber niemand weiß es, u. er hätte leben u. fröhlich leben können. Etwas beruhigt hat mich die Art, wie er gestorben ist. Immer heiter, ohne Furcht u. ohne Klage u. liebevoll mit allen, die ihn umgaben. Ich bin sein letztes Wort gewesen. Fürchten Sie nicht, mir von ihm zu reden, ich denke an nichts so gern, u. es ist eine grausame Empfindsamkeit auch noch das Andenken der Todten aus dem Leben zu verbannen. Uebrigens bin ich wohl u. heiter u. ich kann wohl sagen, daß mich dieser Schlag in meinem innern Leben weniger niedergedrückt, als gehoben hat. Er hat mich ernster über das Nächste hinausgesetzt, und mich wenigstens momentweise zu einer Klarheit erhoben, die nur dem wahrhaft großen Schmerz eigen ist.

Theodor hat seit seiner Krankheit u. Wilhelms Tod, den er mehr empfunden, als man glauben sollte, sehr gelitten. Er geht jetzt mit seiner Mutter nach Deutschland u. ich hoffe, Sie werden beide sehen. Wir glauben, daß das nördliche Klima ihm günstig seyn soll.

Karoline, die auch mitkommt, hat nichts gelitten. Wilhelms Tod hat ihrem Charakter eine Art Stoß gegeben. Sie hat auf einmal eine ernstere Wendung genommen u. ist sehr fleißig. Auch im Griechischen hat sie für die Zeit große Fortschritte gemacht. Nur habe ich, da ich die Reise nicht gleich voraussah, einen Plan bei meiner Lehr-

art gemacht, der nun freilich schlimm unterbrochen wird. Ich habe alle Grammatik bei Seite gelegt, u. gleich den Homer gelesen. Ich habe sie erstaunlich viel lesen lassen, um sie erst an die Töne zu gewöhnen; nachher abschreiben mit der Deutschen Vossischen Uebersetzung, nachher selbst nach der Stunde übersetzen lassen. Dadurch wollte ich, sollte sie Wörter lernen, u. Formen durch Takt fassen u. so die Grammatik selbst gewissermaßen, als ein Mittel das Chaos zu ordnen, fordern. Ich bin überzeugt, für sie ist es die einzige Methode, für Wilhelm war es anders. Auch ist es mir mit ihr bis jetzt sehr gut gelungen. Nun geht sie mir zu früh fort.

Ich werde den ganzen Sommer allein seyn, u. vermuthlich viel arbeiten. Nur nehmen meine Geschäfte, in denen ich ohne alle Hülfe bin u. die seit Ihrer Abreise sehr zugenommen haben, sehr viel Zeit weg. Allein ich werde doch suchen, mir Luft zu schaffen.

Es wird mir angenehm seyn, mein Lieber, von Zeit zu Zeit von Ihnen zu hören, u. ich bitte Sie, mir nicht so cärimonieus, sondern freundschaftlich u. geradezu, wie ich es thue, zu schreiben. Ihre neue Lage hat mich innig gefreut. Ich dachte immer, daß Sie nur Deutschland zu betreten brauchten, um daß es Ihnen wohl ginge. Mit herzlicher Anhänglichkeit

Ihr

Humboldt.

67.

Aus einem Briefe dd. *Rom, den 30. Mai, 1805.*

. . . . . Schillers Tod hat mich unendlich niedergeschlagen. Ich bin eigentlich mit niemand je so innig u. lang umgegangen, u. habe mich mit niemand auch abwesend so ununterbrochen beschäftigt . . . . .

68.

Ich schicke Ew. Wohlgeb. mit diesen Zeilen meinen Agamemnon, von dem ich Ihnen neulich schrieb. Nehmen Sie ihn mit Güte und Nachsicht auf. Ich fühle selbst recht

gut, was der Uebersetzung abgeht. Es ist zum Theil die Schuld der unterbrochenen, gewissermaßen zu altgewordenen Arbeit. Hätte ich beim Anfange dieselben Grundsätze über das Uebersetzen überhaupt u. die deutsche Metrik gehabt, so wäre ursprünglich besser und richtiger geworden, was es jetzt erst durch Hülfe von Aenderungen hat werden können. Dies strafte sich immer, u. es bleibt immer etwas Steifes und Unbehülfliches zurück. Ich werde mich glücklich schätzen, wenn man dies wenigstens nur stellenweise, nicht im Ganzen findet . . . . .

Frankfurt, den 9. Aug. 1816.

IX. 3 BRIEFE ALEXANDER VON HUMBOLDTS NEBST  
EINEM BRIEFE ÜBER GOETHE.

69.

Ich wollte nach ~~so~~ so vieljähriger Abwesenheit nicht anders vor *Ihnen* erscheinen, als mit dem kleinen Denkmal, das meine tiefe Verehrung und innige Dankbarkeit Ihnen gestiftet hat. In den einsamen Wäldern am Amazonenflusse erfreute mich oft der Gedanke *Ihnen* die Erstlinge dieser Reisen widmen zu dürfen. Ich habe diesen fünfjährigen Entschluß auszuführen gewagt. Der erste Theil meiner Reisebeschreibung, das Naturgemälde der Tropenwelt, ist Ihnen zugeeignet. Mein Freund Thorwalsen<sup>1</sup> in Rom, ein eben so großer Zeichner als Bildhauer hat mir eine Vignette entworfen, welche auf die wundersame Eigenthümlichkeit Ihres Geistes, auf die in Ihnen vollbrachte Vereinigung von Dichtkunst, Philosophie und Naturkunde anspielt. Seit 2 Monathen erwarte ich täglich die Herausgabe dieses Werkes um es Ihnen zu überreichen, aber Cotta läßt mich ohne Nachricht und ich muß jetzt mein Geheimniß selbst verrathen, weil eine Charakterschwäche mich anreizt, Ihnen meine kleine Abhandlung über Physiognomik der Gewächse so früh als möglich zu übersenden. Es ist ein roher Ver-

<sup>1</sup> Steht über durchgestrichenem Thorwalsen.

such physikal. und botanische Gegenstände ästhetisch zu behandeln. Wenn ich zu sagen wüßte, was und wie ich es fühlte, so müßte ich *nach* dieser Reise manchem einigen Genuß verschaffen können. Aber seit so vielen Jahren ein wüßtes Leben führend, bin ich in der Sprache selten sicher. Auch ist der Boden auf dem man in Deutschland tritt sehr glatt geworden und das macht schüchtern und ungeschickt. Dennoch würde einer meiner heißesten Wünsche befriedigt, wenn Sie, Verehrungswerthester Mann, Sie der Sie sonst mich oft hoben und aufmunterten, diese kleine Arbeit lesen wollten. Sie kostet Ihnen ja nicht  $\frac{1}{2}$  Stunde und am rauhen Winterabend wandelt man ja wohl gerne einmal in einem schön belaubten Tropenwald umher. Auch ist Ihnen der südliche Himmel nicht fremd und Sie haben ja Naturphysiognomische Reisen unter Ihren Schweizerischen und Italienischen Zeichnungen.

Wir haben hier Ihre zarte treffliche Großfürstin bewundert. Wie hat Sie mir recht tröstendes und erfreuliches von Ihrer Gesundheit gesagt. Ich führe hier ein abscheuliches Leben; die Stimmung der Menschen d. h. ihre empörende Oberflächlichkeit ist ärger als die Pflanzenöde und der blecherne graue Himmel. Dazu, da niemand arbeitet, geht alles auf Störungen hinaus, die auch nicht einmal einen vorübergehenden Genuß gewähren. Ich arbeite trotz dem allen viel und lebe in der Vergangenheit, in Ihren Schriften und in den Ebenen am Euphrat und Himalus den ich zu besuchen gedenke. Meine Gesundheit leidet ohnedies von dem Europäischen Klima und es ist mir hier fürchterlich eng und tot. Wenn man mich an Ihrem trefflichen Hofn, bei Wollzogens, der verwaiseten!! Schillern, und bei Meyer nicht ganz vergessen hat — so versichern Sie alle meiner tiefen Verehrung. Wilhelm ist wieder Vater eines Sohnes geworden und sehnt sich nach Ihrem Anblick so wie ich. Ich höre daß wir nun bald Ihr großes optisches Werk zu erwarten haben. Das ist mir eine große Freude und bei der großen und glücklichen Revolution welche das Studium

der Natur seit meiner Abwesenheit erlitten, werden Sie nicht wie sonst misverstanden werden.

*Berlin d 6 Febr. 1806.*

Alexander Humboldt.

70.

Ihnen allein, mein Theurer, Verehrungswerther Mann, der Sie alle Tiefen des Lebens und der besseren Gefühle kennen, wird es erklärbar sein, wie ich mir so lange die Freude habe versagen können, Ihnen zu danken. Ein so freundliches liebevolles Andenken von Ihnen, Rückerinnerung an die schönsten Zeiten meines Lebens, wo ich in Ihrer Nähe, Ihres wohlthätig-begeisterten Einflusses genoß; Zusendung eines trefflichen jungen Mannes, in dem Ihre Einwirkung unverkennbar ist — das alles war geeignet mich tief zu ergreifen. Aber eben weil es mich ergrif, wollte ich auch so vor Ihnen erscheinen, als wisse ich durch Arbeit und deutschen Fleiß mich so großen Wohlwollens würdiger zu machen. Ich hofte seit Monathen Ihnen überreichen zu können, was ich Ihnen heute auf einem andern Wege zusende, mein pittoreskes Werk über die Denkmähler und Reste alter Civilisation des Menschengeschlechts in Amerika. Typographisch-buchhändlerische Schwierigkeiten (ein Werk das 400 000 livres Vorschuß bedarf, außerhalb Frankreich nicht 40 Exemplare absetzt und auf dem ganzen Erdenrund von niemand unterstützt wird!) buchhändlerische Schwierigkeiten haben die Herausgabe verzögert und heute erst bin ich im Stande Ihnen, Verehrungswerther! dieses geringe Opfer meiner dankbaren Liebe darzubringen. Natur und Kunst sind in meinem Werke eng verschwifert. Möchten Sie mit der Bearbeitung nicht ganz unzufrieden sein, möchten Sie in einzelnen Ansichten Sich Selbst, Einfluß Ihrer Schriften auf mich, Einfluß Ihrer herrschenden Nähe erkennen! Ich habe kein Recht, Briefe von Ihnen zu fordern, sollte ich aber das Geständniß verhehlen, daß ein öffentliches Wort von Ihnen, eine Note, eine simple Bezeigung Ihrer Zufrieden-



heit mit meinen Arbeiten, eine Erwähnung meines Namens in einer Ihrer Schriften mich auf das kindlichste erfreuen würden. Dieser Wunsch (nicht der Eitelkeit, nein des edleren Stolzes) hat seitdem ich Jena verließ mich über Meer und Land begleitet. Das Beste im Menschen ist, was man rein aussprechen darf und so gereut es mich auch nicht, mich so vor Sie gestellt zu haben.

Der junge Voigt ist in einer Geistesstimmung die zu dem Naturstudium die vortheilhafteste ist. Seine botanische Schrift ist die glückliche Ausführung eines physiologischen Princips, dessen alles umgreifende Macht die Welt erst dann recht fühlen wird, wenn Sie längst nicht mehr sein werden. Dazu ist in Voigt eine glückliche Mischung des Einzelbeachtenden, des Empfundenen und des Abstracten. Die Natur muß gefühlt werden, wer nur sieht und abstrahirt, kann ein Menschenalter, im Lebensgedränge der glühenden Tropenwelt, Pflanzen und Thiere zergliedern, er wird die Natur zu beschreiben glauben, ihr selbst aber ewig fremd sein. In der Fähigkeit die Natur zu fühlen liegen Heil und Unheil gepaart. Schweifen die Gefühle *wild* umher, so entstehen *Naturträume*, die Pest dieser letzten Zeiten!

Ich führe in diesem nüchternen Lande, mitten unter dem leeren Treiben der Menschen, ein beschäftigtes, ein förmiges, in mich gekehrtes Leben. Ich bin von dem Gefühle gepeinigt, nicht schneller vollenden zu können, was ich mir selbst schuldig bin. Meine Ansicht der Welt ist trübe. Der Anblick einer großen Natur, Einsamkeit der Wälder und der rege Wunsch ins Weite und Blaue haben eine Stimmung in mir vermehrt, die nicht heiter ist, mich aber nie im Arbeiten stöhr und meinen Muth nicht sinken läßt. Meine Gesundheit, manichfaltige rheumatische Uebel (Folgen der Nässe der Wälder) ein etwas lahmer Arm — von dem allen melde ich Ihnen nichts. Mein Befinden wird besser sein, so bald ich erst wieder in der heißen Zone lebe. Mein Project ist, mich nach dem Cap einzuschiffen, an der Südspize von Afrika ein Jahr

zu bleiben und mich mit den südlichen Strömen zu beschäftigen; dann nach Ceilon und Calcutta zu gehen, mich in Benares, wo Caravanen von Lassa<sup>1</sup> ankommen, auf Thibet vorzubereiten und dann weiter vorwärts nach Norden einzudringen. Möge die äußere Lage der Welt meine Pläne bald begünstigen.

Und Ihr großes optisches Werk, nachdem wir so lange begierig sind? Ich höre daß der größere Theil davon gedruckt ist. Lassen Sie es kühn vom Stapel laufen, damit Sie Selbst noch die, sich doch nur langsam entwickelnden Folgen einer solchen Unternehmung sehen können.

Mit alter Anhänglichkeit und Verehrung

*Paris, à l'Observatoire Rue St. Jaques*

Ihr

*d 3 Jan. 1810.*

Alexander Humboldt.

71.

Cette lettre, mon respectable ami, Vous sera remise par une personne qui est bien digne de jouir du bonheur de vous admirer de près et d'étudier tout ce que Votre Musée renferme d'intéressant pour l'histoire naturelle, la Physique du Monde, les arts du dessein et la science des Antiquités. Mr de St Aignan, Ministre plenipotentiaire près les maisons ducales de Saxe, joint au gout des lettres et à une culture d'esprit très distinguée, cette politesse des manieres qui devient de jour en jour plus rare en Europe. Je dois à son obligeante bonté des renseignements précieux qu'il avoit recueillis pendant son séjour en Russie. Je connois trop Votre amitié pour moi pour ne pas pouvoir espérer que Vous ferez tout ce qui dépendra de Vous, pour mettre Monsieur de St Aignan en contact avec les savans et les artistes distingues que Vous réunissez si souvent dans Votre maison. J'ai passé un mois à Vienne chez mon frere. Jugez combien nous avons joui de la lecture

<sup>1</sup> Von Hlasa?

de cette *Vie* qui offre la peinture la plus animée d'un tems plus heureux.

Paris ce 12 Janv.

Alexandre de Humboldt

1812

à S. E Monsieur de Göthe Ministre et Conseiller privé  
de S. A S. Mgr le Duc de Saxe Weimar à Weimar.

[Ausser diesen drei Briefen und einem gleichgiltigen Billet Humboldts an Baron v. Lindenau — alle von Goethe in der Ecke rechts oben mit einem Vermerk für seine Autographensammlung ausgestattet (»v. Humboldt«, »Alexander v. Humboldt«, »v. Humboldt (Alex.)«, »Humboldt (Alex. v.)«) findet sich noch ein unadressirtes Briefchen vor, eiligst gekritzelt, während die Briefe an Goethe ein bei A. v. Humboldt sehr seltenes Bemühen leserlich zu schreiben offenbaren.]

72.

Voici la lettre et le livre que j'ose Vous supplier, Monsieur, de vouloir bien remettre à Mr de Goethe. Je ne saurois lui faire cet envoy sous de plus heureux auspices. Veuillez bien en meme tems, Monsieur, faire hommages a S. A R. le Grand Duc d'une petite gravure qui pourrait offrir quelque interet a Son active curiosité. Quant aux observations barometriques de l'Observatoire de Paris elles sont très regulierement imprimées dans les Annales de Chimie de Mrs Gay Lussac et Arago et le mois de Fevrier doit se trouver depuis longtems a Weimar et a Jena. Ce Journal est des plus repandus Je saisis cette occasion pour Vous rinoveller, Monsieur, l'expression de ma haute et affectueuse consideration

Humboldt

ce lundi

X. 7 BRIEFE B. G. NIEBUHRS.

73<sup>1</sup>.

Berlin, den 10<sup>ten</sup> November 1811.

Mit der Blödigkeit des Bewußtseyns, jede unaufgeforderte Darstellung seiner selbst vor einem Manne dem

<sup>1</sup> Die folgenden 7 Briefe aus der Autographensammlung: Niebuhr, B. G.

man aufs beste ganz entbehrlich ist, sey eine Zudringlichkeit, übersende ich Ew. Excellenz durch die Hoffmannsche Buchhandlung den ersten Theil meiner römischen Geschichte. Damit trete ich unter die dichten Schaaren derer die Ihre Aufmerksamkeit für sich zu gewinnen suchen, und was ich Ihnen über die Gefühle sagen könnte von denen ich zu diesem leicht ganz vergeblichen Schritt bewogen ward, würde für Sie keinen Werth haben, da Sie mich nicht kennen, und müßte Ihnen, als eine Wiederholung von Dingen die Ihnen auch von Unwürdigen vielfach geäußert sind, vielmehr lästig seyn.

Ein Werk dessen Werth in schöpferischer Darstellung bestehen soll, könnte nur der Ihnen überreichen der weder aus Ihren Dichtungen sein Ideal gebildet hat, noch ahnden kann welches Ideal Ihrem Geiste vorschwebt. Auf solchen selbständigen Gehalt macht aber das meinige keinen Anspruch: hingegen wohl auf Verdienste welche philologischen Studien, einem unzerstreuten Blick, unabhängigem Urtheil, angestrenzter Forschung, und einer in der mannichfaltigsten Verschiedenheit der Geschäfte und Weltverhältnisse gewonnenen Kenntniß dessen was zur Geschichte wird, bey historischen Arbeiten erreichbar sind. Es ist wesentlich nur Geschichtsforschung: eine bisher trüg vernachlässigte, oder trüg und stückweise versuchte, in ihrem gesammten Umfang unternommen: und diese werden Sie nicht verschmähen.

Ich wünschte Ew. Excellenz die Gefühle der Bewunderung und Ehrfurcht vernehmlich machen zu können mit denen ich Ihrer gedenke: Ihr Wohlwollen würde für mich eine der höchsten Gaben des Glücks seyn: Ihr Beyfall fast mehr als ich von ihm zu erbitten wage.

Niebuhr

Geheimer Staatsrath.

74.

*Berlin, den 4<sup>ten</sup> Januar 1812.*

Die gütige Aufnahme deren Ew. Excellenz meine historischen Untersuchungen gewürdigt haben, hat meine

Hoffnungen so weit übertroffen, und mich gerührt wie ich es Ihnen ausdrücken weder kann noch möchte. Ihr Urtheil macht mich über jedes andre gleichgültig, da ich weiß daß die innern Grundlagen mit einer gewissenhaften Prüfung und einer Wahrheit gelegt sind welche durch Controversen jedem sichtbar werden müssen; die einzelnen Irrthümer von denen die neue Bearbeitung, und die Zurechtstellung einer so reichen Menge von Thatsachen dieser Art nicht frey seyn können, mögen gerügt werden. Solche Berichtigungen werden die Hauptgrundsätze nur fester stellen, wenn man auch den Verfasser über den Mangel an einer gewissen zunftmässigen Gelehrsamkeit angriffe, wie mir schon geäußert ist, es hätte nicht blos auf die Quellen sondern auf die antiquarischen Schriften der Neueren Rücksicht genommen werden müssen. Ihr Urtheil verbürgt mir daß des Buchs Schicksal von diesen philologischen Chicanen unabhängig ist.

Ihr Beyfall macht mich glücklich, wie ich niedergeschlagen geworden wäre wenn ich dem Manne, dem ich vor allen Zeitgenossen mit tiefer Bewunderung anhänge, dessen Zeitgenosse zu seyn mich tröstet wenn die Zeit sonst Unglück und noch mehr Herabwürdigung zeigt, wenn ich diesem seiner Aufmerksamkeit gar nicht werth geschienen hätte.

Darf ich Ihre gütigen Ausserungen als eine Erlaubniß ansehen Ihnen einige Fragen zu thun die mir schon lange auf dem Herzen liegen? Ich würde sie schon diesmal so genommen haben wenn ich für diese Gelegenheit freyere Zeit gehabt hätte.

Ich lege Ihnen als Handschrift meines Vaters den Anfang eines ungedruckten Aufsazes bey. Jezt ist er blind, und schreibt mit irrender Hand.

Das Octavblatt ist aus einem Exemplar der Gryphischen Ausgabe Politians genommen, dem Janus Bronkhusius, der Herausgeber des Properz, vieles zu einer commentirenden

Ausgabe beygeschrieben. Auch diese Notizen sind von seiner Hand.

Der Nahme meines Freundes Savigny fehlte auf Ihrem Verzeichnisse: Ihnen also auch die Handschrift dieses seltnen und liebenswürdigen Mannes.

Aus Königsberg forderte ich von Freunden Autographa von Kant und Hippel.

Möchte ich so glücklich seyn Ihr gütiges Wohlwollen und Ihre günstige Meinung zu bewahren: und möchten Sie immer die innige und einzige Liebe und Bewunderung mit Güte aufnehmen mit der ich an Sie denke, und mich Ihnen ehrerbietig empfehle

Niebuhr.

75.

*Berlin, den 8<sup>ten</sup> August 1812.*

Ich freue mich der guten Gelegenheit Ew. Excellenz die beyliegenden Handschriften zu übersenden. Zwar von Kant besitzen Sie, wie ich höre, schon mehreres, obwohl sein Nahme in dem Verzeichniß nicht vorkommt, und so ist es vielleicht auch ungewiß ob Sie an dem interessantesten unter den übrigen Stücken etwas neues erhalten.

Diese sämtlich verdanke ich meinem Freunde Nicolovius. Ohne Zweifel hat auch Dr. Seebeck die Stücke abgegeben deren Besorgung er übernahm. Dies ist aber noch immer nur ein ärmlicher Beytrag, ja nicht einmal ein hinlänglich redendes Zeugniß von meinem Wunsche Ew. Excellenz zu verschaffen was Sie wünschen. Mir selbst hat es in einem, bis vor kurzem in einem ganz andern Beruf vergangnen, Leben fast ganz an persönlichen Verbindungen, noch mehr am Briefwechsel, mit Gelehrten und Schriftstellern gefehlt: es schien mir Freyheit von einer Bürde, und jetzt zuerft, indem ich nichts für Ihre Sammlung vorfinde, verdrießt es mich.

Vor einem Monat ist der zweyte Band meiner Geschichte für Ew. Excellenz nach Weimar an die Buchhandlung abgeschickt. Ich fürchte daß Sie zu vieles in

die historische Erzählung aufgenommen finden werden: daß Sie die Ausführlichkeit der Untersuchungen tadeln sollten fürchte ich nicht. Und wie Ihr Beyfall mir Beruhigung geben würde wenn auch ganz Deutschland gleichgültig bliebe, so ist es auch wohl verzeihlich wenn ich Sie, der Sie mir so grosse Güte geäußert haben, auch um die bitte demjenigen Theil des Werks Ihre Aufmerksamkeit zu schenken der vielleicht jeden Leser am meisten ermüden wird: der Abhandlung über das agrarische Recht. Denn diese ist die Frucht der mühseligsten Arbeit: und gewiß unumstößlich erwiesen. Viele Ansichten des ersten Bandes haben in dem zweyten schärfere Bestimmtheit erhalten: vielleicht ist jezt manches erwiesen was, nach der ersten Aufstellung Hypothese genannt werden mochte. Gewöhnlich haben sich mir die Beweisstellen erst nach der Hand herbeygefunden, wann die Überzeugung auf eine nicht zu demonstrende Art schon unerschütterlich feststand. Ich weiß nicht ob das Publicum sich überzeugen lassen wird, für mich selbst hat die Ansicht von der Geschichte der römischen Verfassung, wie sie nun bis zum Jahr 417 gegeben, und für die folgenden Jahrhunderte entworfen ist, eine so unerschütterliche Gewißheit als ob sie von gleichzeitigen Zeugen niedergelegt wäre.

Daß die Mängel des Ausdrucks nicht geflissentlich entstanden sind, daß ich mich nicht anders ausdrücken konnte als jedesmal geschehen ist, davon bitte ich Ew. Excellenz überzeugt zu seyn. Der Meister der wie keiner in unserer Sprache Tiefe und Klarheit verbindet, und Kraft mit Milde, vor diesem muß man erröthen dunkel und hart zu schreiben. Von diesen Fehlern weiß ich mich freylich nicht frey: sie würden vielleicht geringer erscheinen wenn die Interpunction mehr ausdrücken könnte.

Ew. Excellenz haben meine erste Arbeit mit so grossem Wohlwollen aufgenommen daß ich jeden Eindruck abzuwehren suchen möchte der ihrem Verfolg dies Glück mindern könnte. Es wird nicht fehlen daß Viele an diesem

neuen Bande als an einem demokratisch republikanischen Buche Ärgerniß nehmen werden. Ich habe, seit der Jugend, in der alten Geschichte gelebt, wenn immer (was oft Jahrelang der Fall nicht war) ich mich mit Büchern anstatt mit Geschäftspapieren umgeben konnte: ich habe jetzt die römische Geschichte mit dem Gefühl eines Zeitgenossen geschrieben, und anders sollte man wohl keine verfloßene Geschichte schreiben. Die politischen Grundsätze sind hier, und sie werden es in der Fortsetzung seyn, die, welche, hätte ich als römischer Bürger gelebt, in jedem Zeitalter meine Grundregeln für das Handeln gewesen seyn würden. Ich hoffe nie zu loben wobey mir das Herz nicht warm ist, und was ich nicht als Zeitgenosse mit ganzer Kraft gutgeheissen und unterstützt haben würde. Im vierten und im siebenten Jahrhundert Roms mußte der gute Bürger ein fast entgegengesetztes System von Maximen und Gefühlen haben. Und hier ärgern mich die Schriftsteller welche mit einer armseligen Allgemeinheit die Begebenheiten aller Zeiten drehen und zwingen, damit sie sich unter ein Paar Gemeinprüche fügen, und die dann von einem allgemeinen Zeugniß der Geschichte aller Zeiten reden. So ärgern mich auch die bürgerlichen Lobredner des Adels und der Monarchieen, die einen Ton von Myfticismus anstimmen und vornehm thun; -- während ich mich immer sehr wohl mit dem eigensinnigsten gebohrnen Aristokraten vertragen, und die Privilegien des Adels so aufrichtig vertreten habe daß ein Theil der Ritterschaft einer Provinz mich zu ihrem Deputirten erwählen wollte. Verzeihen Ew. Excellenz daß ich Ihnen solche Dinge erzähle, aber es würde mich bekümmern von Ihnen verkannt zu werden. Niemand könnte die Idee lächerlicher finden in unsern morschen Staaten repräsentative Formen einzuführen: aber wenn wir unfähig sind griechische Tragödien oder aristophanische Komödien zu schaffen, darf man sich denn nicht freudig in das Volk und jenes Zeitalter hineindenken wo sie freudig und kunstlos aufwuchsen?



Anstatt Ew. Excellenz von mir zu reden, redete ich Ihnen tausendmal lieber von Ihnen und von meinem Gefühl für Sie. Aber dazu versagt mir die Feder den Dienst, und es kommt mir unbescheiden vor Ihnen mit Worten auch aus dem innersten Herzen zu sagen was strenge Wahrheit ist. Hätte ich einst noch das Glück Sie zu sehen, dann würden Sie es in meinen Blicken lesen, und so könnte es Ihnen nicht lästig seyn. Gestatten Sie nur die Äusserung daß Sie zu sehen, wie Italien und Griechenland zu besuchen mein liebster Wunsch ist: ich bin es schon an sich recht wohl zufrieden in dieser stürmischen Zeit zu leben: aber Ihr Zeitgenosse zu seyn und Sie persönlich kennen lernen zu können läßt mich die Zeit lieben.

Nehmen Sie diesen Brief und das Buch mit gleicher Güte auf wie den ersten Schritt den ich wagte mich Ihnen zu nähern, und genehmigen Sie die Ehrerbietung womit ich mich Ew. Excellenz Wohlwollen empfehle.

Niebuhr.

76.

Seitdem die Fortsetzung der römischen Geschichte durch die öffentlichen Begebenheiten, welche mich fortgerissen, und dann durch persönliche zerstörende Schicksale, Verlust und Gram unterbrochen worden, habe ich keine Gelegenheit gefunden, oder passend geachtet Ew. Excellenz meine Verehrung zu äussern. Möchte mein, Ihrer Aufmerksamkeit so lange entrücktes Andenken, Ihnen, da ich mir es zu erneuern erlaube, mit gleichem Wohlwollen und gleicher Gunst wieder bewußt werden!

So lange ich erwartete in Deutschland fortzuleben beruhigte ich mich immer mit der Hoffnung das nächste Jahr könne eine Gelegenheit herbeyführen Sie zu sehen. Jezt da ich nach Italien gehe, wahrscheinlich um nie wieder über die Alpen zurückzukehren, hört diese Täuschung auf. Ich habe auf verschiedenen Wegen zu erfahren getrachtet, aber vergeblich, wo Ew. Excellenz sich in den nächsten Monaten aufhalten würden, um meine Straße darnach zu

wählen : ich trete meine Reise vielleicht um vierzehn Tage an, vielleicht mehrere Wochen später, und es steht in meiner Wahl sie durch Tyrol oder durch die Schweiz, und den Rhein hinauf zu nehmen. Verzeihen Sie daß ich mir erlaube Sie zu bitten die Güte haben zu wollen mir wissen zu lassen wie Sie sich die beyden nächften Monate in Hinsicht Ihres Aufenthalts eingetheilt haben.

Ich weiß wohl daß wenn Jedermann Ihnen solche Anfragen thun wollte, Sie mit Recht ungehalten werden würden: Sie haben mich aber selbst veranlaßt zu hoffen daß Sie es mir wenigstens aus diesem Grunde nicht zur Unziemlichkeit rechnen werden. Könnten Sie nicht vielleicht mir sogar Aufträge für Italien zu geben haben?

Ich gehe dorthin mit der sichern Erwartung einer unermesslichen Nachlese für lebendige Anschauung des römischen Alterthums und der folgenden Zeitalter Italiens, des longobardischen und städtischen : vielleicht gelingt es mir noch das unbetretene Sardinien zu besuchen : die einzige Gegend wohin die allgemeine Zertrümmerung der morschen Institutionen in denen wir noch geboren worden sich nicht erstreckt hat, und wo, dem Wesentlichen nach, Verfassung, Geseze und Sitten nicht mehr als die Sprache selbst von dem abgewichen seyn werden was sie vor sechs Jahrhunderten waren. Auch von den Bibliotheken läßt sich zuversichtlich noch manches erwarten. Die Mailändischen Entdeckungen bewähren aufs Neue den von Ihnen erneuerten Spruch: was man in der Jugend wünscht hat man im Alter die Fülle: glücklich wer nicht in beyden Fällen ein Spiel der neidischen Dämonen war, daß er in der Jugend den Schmerz des unbefriedigten Verlangens, im Alter den erduldet zu fühlen wie ohne Vergleich mehr er Genuß gehabt hätte wenn das tückische Schicksal ihm zu rechter Zeit gegönnt was ihm gebührte. Ich habe es längst erwartet daß mit leidlichem Glück und mit Fleiß noch viele Stücke der römischen Litteratur aus überschriebenen Pergamenten, wie die Kunstwerke aus dem

Schutt, würden hervorgezogen werden können. Die Vaticana kann in dieser Art nicht geringere Ausbeute gewähren als die ambrosianische Bibliothek; und wir wollen den Fund der sich ergeben wird würdiger benutzen als der Italiäner, welcher in den ciceronischen Reden wie im Fronto die Blätter in ganz unrichtiger Folge geordnet hat. Ich habe daher diesen letzten Schriftsteller von der falschen Zusammenstellung seiner Bruchstücke befragt, und wie es die innere Evidenz und manches sichere Merkmal geboten, in Ordnung gebracht, auch manches aus der Geschichte seiner Zeit angemerkt. Die Ausgabe, welche daraus erwachsen, wird hoffentlich noch vor meiner Abreise weit genug gediehen seyn daß ich sie Ew. Excellenz übersenden oder überreichen könne. Wer einen classischen und geistreichen Schriftsteller erwartete, findet sich getäuscht: begnügt man sich aber mit dem was an ihm zu lernen und zu beobachten ist, so wird man den Fund nicht verachten, theils weil Reliquien von Marcus Aurelius und was die Notizen über ihn näher bestimmt und erläutert, doch wahrlich Werth haben, und theils weil es anschaulich wird wie lange noch kein Jahrhundert nach Tacitus die römische Litteratur ganz erloschen seyn konnte.

Ihnen, der Sie der Geschichte des geistigen Lebens jeder Art nachforschen und sie durchschauen, wird auch diese formlose Masse von Bruchstücken nicht uninteressant vorkommen, wiewohl sie sich zum klassischen Alterthum verhält wie ein Schutthaufen schlechter Backsteine zu den Tempelruinen von Griechenland und Ägypten.

Ich empfehle mich Ew. Excellenz mit wahrhafter Ehrerbietung und tieffter Ergebenheit

*Berlin, den 13<sup>ten</sup> April 1816.*

Niebuhr.

77.

*Berlin, den 15<sup>ten</sup> Junii 1816.*

Ew. Excellenz freundliche Beantwortung meiner Erkundigung über den Ort wo ich das Glück zu suchen

hätte Sie vor meiner Abreise aus Deutschland persönlich kennen zu lernen war mir um so erfreulicher da Ihnen mein Besuch, wenn Sie mir Aufträge geben wollen, nicht überlästigt seyn kann. Um so viel mehr lag mir nun auch daran so zeitig von hier abgefertigt zu werden daß ich zu Weimar vor der von Ihnen ausgesprochenen Epoche eintreffen könne. Leider aber ist das nicht geschehen, und ich habe nur die Hoffnung vor Ende des Monats abgefertigt zu werden. Dann aber werden Ew. Excellenz Weimar schon verlassen haben.

Da Sie einmal verziehen haben daß ich Sie ohne Umwege befragt *wo* ich Sie finden würde, so werden Sie sicher auch der zweyten Anfrage verzeihen, *wo* ich Sie von Jhannis an, den Lauf des Sommers hindurch anzutreffen erwarten dürfe? Es müßten so schwere als verdrießliche Hindernisse seyn die mich abhalten könnten meinen Weg darnach zu richten.

Aufträge und Aufforderungen zu Untersuchungen werde ich mit wahrer Dankbarkeit annehmen. Sie werden mir dadurch das Leben in Italien bereichern: und sehr verehrte Personen können nichts gefälligeres erzeugen als Gelegenheiten ihnen irgend etwas erwünschtes zu verschaffen. Wie erfreut mich die Hoffnung Ihnen berichten zu können!

Haben Sie von den sehr alten Gemälden Nachricht die im Hamburger Dom vorhanden waren als diese Stadt selbst (1804) ihn zum Abbrechen verkaufte, u. die auf den Trödel gekommen sind? Der sel. Otto Runge kaufte einige davon, die ich vor 7 Jahren nur einige Minuten lang sehen konnte. Die Lübecker Kirchen, besonders U. L. Fr. haben vortreffliche Sachen, aus dem 15<sup>ten</sup> JH. — der Dom ein noch älteres. Lübeck ist an alten Kunstwerken reich, weil weder die Übertreibung nach der Reformation noch der 30jährige Krieg dort verwüßtet. Woher aber die Kunst dort? Einheimische, oder verschriebene Werke? Lohnte es nicht der Mühe daß Sie jemandem dort auftrügen Ihnen Berichte zu senden? Holzschnitzkunst, großer Gruppen,

zum Theil vortrefflich ist in unsern niedersächsischen Gegenden einheimisch gewesen: von genannten Malern wenigstens ist kein Andenken.

Mehrere Freunde haben einen ausgearbeiteten Plan zur Einrichtung deutscher historischer Gesellschaften dem Ministerium vorgelegt: durch die Arbeit derselben würde das nächste Geschlecht den unermesslichen Stoff übersehen können: dem gegenwärtigen soll realer Inhalt dargeboten werden um es von leeren Träumen und vom Großthun der Knabengelehrsamkeit abzuwenden, die jetzt im Altdeutschen sich so groß macht. Wenn Hoffnung ist den überreichten Vorschlag zur Wirklichkeit zu bringen, werden die Zurückbleibenden — ich bin alsdann schon fern — denselben Ihrer Gunst empfehlen.

Ich habe ein Exemplar meines Fronto durch eine Buchhandlung an Ew. Excellenz geschickt. Es ist mir sehr erfreulich daß Sie auch die »Kupferpfennige« in der alten Litteratur nicht verworfen haben wollen.

Lassen Sie mich Ihnen empfohlen bleiben, wie ich Ihnen mit der tiefsten Ehrerbietung und Anhänglichkeit ergeben bleibe. Niebuhr

78.

Das Werk welches ich die Ehre habe Ew. Excellenz hiemit zu übersenden, war so glücklich in seiner ersten Ausgabe, vor funfzehn Jahren, sich Ihres Beyfalls zu erfreuen. Kein andrer konnte für mich einen so hohen Werth haben.

Sie ermaßen und würdigten die wesentliche Richtigkeit und Fruchtbarkeit der Hauptgedanken und der Untersuchung. Auch haben diese vollkommen über den veralteten Wahn gesiegt; doch die Ausführung war noch sehr mangelhaft und unvollkommen; die ganze seitdem verlebte Zeit ist, mittelbar und unmittelbar, der Vollendung förderlich geworden.

In dieser Gestalt überreiche ich es Ihnen aufs Neue, mit dem angelegentlichen Wunsch, und mit fester Hoff-

nung, daß das vollendete Werk Ihnen auch wegen dessen was es ist, wenn das entworfenen oft wegen dessen was es anftreibe, gefallen werde. Weit mehrere Räthsel finden sich hier gelöst, und Ew. Excellenz Interesse für Roms Localitäten wird die Darlegung der allmählichen Entstehung der Stadt beachten.

Möchte das Schicksal einmal meine Wünsche und Pläne Sie zu sehen gelingen lassen! und möge Ihnen die Huldigung meiner Verehrung und Ergebenheit nicht ganz gleichgültig seyn.

*Bonn, den 18<sup>ten</sup> Januar 1827*

Niebuhr.

79.

*Bonn, den 17<sup>ten</sup> December 1830.*

Für den zweyten Theil der römischen Geschichte darf ich voraussetzen daß Ihre Zufriedenheit mit dem ersten ihm ein günstiges Vorurtheil bereitet hat. Sie werden darin den nämlichen ungekünstelten Sinn für Wahrheit, das nämliche Streben nach Überzeugung finden: und wenn es Sie nicht abschreckt daß es sich hier um kleinlichere Bestimmungen handelt als in jenem; daß allerdings die in der Verfaßung eingetretenen Veränderungen etwas geringfügigeres sind als die Grundlagen, welche auch vielen andern Völkern gemeinschaftlich waren, die Herstellung annalistischer Berichte unerfreulicher ist als die der alten Sagengedichte, — so darf auch dieser Theil auf Ihren Beyfall rechnen. Wer wird sich mehr als Sie erinnern was jede Sache nach ihrer Art seyn kann und soll? Möchten Sie urtheilen, daß für Ihren Sinn die Erzählungen von Cincinnatus und Coriolanus richtig aufgefaßt sind, daß eine glaubhafte in sich stimmende Geschichte hergestellt sey: dann werde ich mich reichlich für die unermesslichen Mühseligkeiten der Bearbeitung belohnt finden.

Ihre Äußerungen über den vorhergehenden Band haben mich mehr als irgend ein sonst gebrachtes Lob erfreut. Werden Sie mir glauben daß nach dem funzigsten Lebens-

jahr jugendliche Blödigkeit mich zurückgehalten Ihnen dafür zu danken, und die Bitte zu äußern daß Sie Ihr Urtheil, gerade wie Sie es mir geschrieben, bekannt machen möchten? Überhaupt aber bin ich furchtsam Ihnen zu schreiben: und so habe ich den Dank für Ihre Geschenke stillschweigend gedacht.

Für den Fall daß meine kleinen Schriften Ihnen nicht übergeben wären, erlauben Sie mir beygehend noch ein Exemplar zu senden: verzeihen Sie daß es unansehnlich ist. Darf ich Ihnen meines Vaters Leben — dann die Abhandlung über Curtius und Patronius, (S. 305), die Geschichte der Stadt Rom, (S. 417) und die darauf folgenden kleinen Aufsätze zum Ansehen empfehlen?

In meines Vaters Leben werden Sie finden daß er in seinem hohen Alter einen Blutsturz hatte wie der welcher uns für Sie vor ein Paar Wochen in ängstliche Sorgen setzte: — aber jener gab mir und den meinigen Zuversicht, da mein Vater sich darnach weit besser befand. Mögen Sie uns lange, lange erhalten bleiben! So lange Sie, als gegenwärtige Gottheit, in unsrer Mitte verweilen, steht der Barbarey und Ausartung eine Macht entgegen, nach deren Verschwinden alles unter ihre Gewalt fallen würde.

Das Urtheil in meiner Vorrede über die Zukunft hat Vielen Ärgermiß gegeben, die da glauben, es sey eine herrliche Zeit: ich glaube nicht daß Sie es irrig finden, noch zweifeln daß wir der rohsten und widerlichften Barbarey grade entgegen gehen.

Die gräßliche Zeit, welche uns bald flüchtig zu werden erwarten läßt, hat mich über das eben vollendete Werk gleichgültig gemacht; daher die verspätete Zusendung.

Genehmigen Sie meine unbeschränkte Verehrung, Liebe, und Ergebenheit.

Niebuhr.

Darf ich Sie bitten Prof. Göttling meinen Dank für seine freundliche zwiefache Beurtheilung zu sagen.

## XI. EIN BRIEF SAVIGNYS.

80.

*Berlin 10. Okt. 1831.*

Von ihrer letzten Durchreise durch Weimar hat mir meine Frau mit gerührter Freude geschrieben. Sie so heiter und rüftig zu finden, und mit so viel Güte von Neuem von Ihnen aufgenommen zu werden, hat ihr einen tiefen Eindruck gemacht, und dieser hat sich durch die bloße Erzählung auch mir mitgetheilt, denn wer unter uns, wenn er nicht gefühllos ist, könnte wohl anders als mit dankbarer Verehrung Ihrer gedenken?

Daß ich dieses Gefühl so offen vor Ihnen ausspreche, dazu veranlaßt mich eine Ihrer Äußerungen, die mir gleichfalls von meiner Frau hinterbracht worden ist. Sie hatten, so erzählt sie, Ihre Gedanken über Niebuhrs Geschichte zum Zweck der Mittheilung niedergeschrieben, als dieser mein unvergeßlicher Freund durch den Tod hinweggenommen wurde: ein Verlust für die Wissenschaft, welcher schwerlich je ersetzt werden wird, da in ihm Eigenschaften vereinigt waren, welche fast niemals in dieser Mischung zusammen gefunden werden. Er hat mir die Sorge für seine Kinder anvertraut, seinem Werk habe ich von jeher sehr nahe gestanden, und ich hoffe, daß in einer nicht entfernten Zeit der dritte Band aus den hinterlassenen Papieren wird herausgegeben werden können. Daher erlaube ich mir nun die Frage ob mir wohl Ihre Gedanken mit der Erlaubniß mitgetheilt werden möchten, sie als Vorwort oder Zugabe zum dritten Bande bekannt zu machen? Dieses lebhaft zu wünschen bestimmt mich nicht nur mein eigenes Interesse, so wie das Interesse Aller, die an der Sache Antheil nehmen, sondern auch das Bewußtseyn, daß mein hingeschiedener edler Freund, wenn er selbst mit dieser Gabe und dieser Erlaubniß erfreut worden wäre, dadurch in solchem Grade würde beglückt worden seyn, wie durch keine andere mögliche Frucht seiner Arbeit.